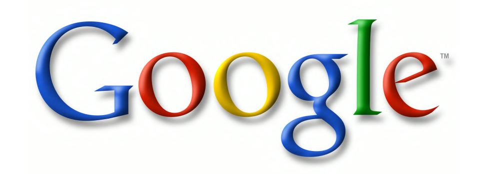
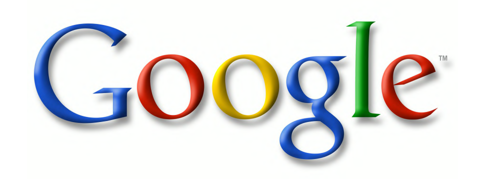






EE 140 (Finch)

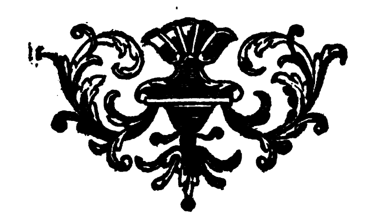




MEMOIRES
DE
CECILE,
ÉCRITS
PAR ELLE-MÊME,

Revûs par M. DE LA PLACE.

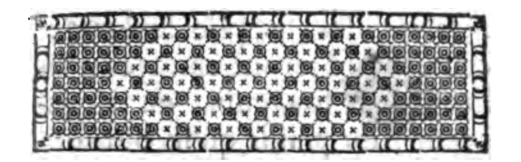
TOME TROISIEME.



A PARIS,
Chez ROLLIN Fils, Quay des Augustins, à Saint Athanase.

M. DCC. LI.

Avec Approbation & Privilege du Roi.



MEMOIRES
DE
CECILE.

TROISIEME PARTIE.

JE suis entrée jusques ici dans des détails de ma vie peut-être un peu plus circonstanciés que mes lecteurs ne les eussent éxigés de moi : je ne puis cependant me résoudre à leur en faire publiquement

mes excuses ; je prie seulement ceux qui se seront ennuyés à les lire, de se souvenir, en me jugeant, du plaisir qu'ils ont souvent pris à se rappeller les moindres circonstances de leur jeunesse ; & du cher intérêt qui m'engage moi-même à le faire. Je me flate qu'alors je serai pleinement justifiée à leurs yeux de tout ce qu'ils auroient peut-être condamné comme superflu dans ces mémoires ; & c'est dans cette confiance que j'en reprens la suite.

J'avois reçû, comme je l'ai déja dit, la réponse du Chevalier à la lettre que je lui avois écrite à Lyon, & mon cœur étoit aussi content de cette réponse, qu'il paroissoit l'être lui-même des dernieres assurances que je lui

avois données de ma tendresse ; je n'attendis pas longtems la visite de Madame la Comtesse de Beaubourg : le Couvent de Haute-Bruyere se trouvoit sur la route qu'elle avoit prise pour son retour à Paris. Elle me fut encore annoncée par Duclos qui l'avoit dévancée ; il m'apprit que la Comtesse étoit restée à coucher à Rambouillet, & que je la verrois le lendemain sur le midi. Tout ce que le Chevalier m'avoit mandé sur le compte de Duclos m'avoit fort indisposée contre lui ; je le reçus assez froidement, & je ne voulus pas même lui demander des nouvelles de son maître : il ne sentit que trop qu'il avoit perdu ma confiance ; il s'en plaignit à moi, & me dit que tout pressé qu'il étoit

de se rendre à Paris, il ne me quitteroit point qu'il ne se fût justifié. J'eus beau affecter de n'avoir aucun soupçon contre lui : il me confessa lui-même tout ce qu'on l'avoit obligé de faire pour guérir le Chevalier de l'amour qu'il avoit pour moi ; il m'assura que ce personnage lui avoit tant coûté, qu'il avoit mieux aimé ne pas suivre le Chevalier, que d'être obligé, comme on vouloit l'y contraindre, d'être son espion ; qu'ayant tout à ménager par rapport au Comte son frere, il n'auroit pû servir l'un sans trahir l'autre. » Il est » vrai, continua Duclos, que » la conduite qu'on m'avoit or- » donné de tenir avec Mon- » sieur le Chevalier, que mes » discours & les fausses confi-

» dences que j'ai été obligé de
» lui faire, l'ont engagé à me
» retirer sa confiance, pour la
» donner toute entiere à Made-
» moiselle de Boissi sa gouver-
» nante; mais, Mademoiselle,
» ajouta-t'-il, pourrez-vous dou-
» ter de ma fidelité à votre
» égard, quand vous saurez que
» malgré tout le soin que M. le
» Chevalier a pris pour se cacher
» de moi, j'ai découvert qu'il
» vous écrivoit, & recevoit de vos
» lettres, sans avoir jamais vou-
» lu trahir ce commerce secret....
O ciel, m'écriai-je dans ma sur-
prise, persuadée qu'il n'avoit que
des doutes, & qu'il ne cherchoit
à me pénétrer que pour les éclair-
cir, » quoi! Duclos, vous m'osez
» dire?........ Mademoiselle,
» poursuivit-il, je sçais ce que

» j'ai l'honneur de vous dire ;
» j'ai vû une de vos lettres en-
» tre les mains de Monſieur le
» Chevalier, & j'ai porté moi-
» même ſa réponſe à la poſte
» adreſſée à une ſœur de cette
» maiſon par Mademoiſelle de
» Boiſſi : mais ne craignez rien ;
» je ſuis incapable de vous nui-
» re : Madame la Comteſſe igno-
» re tout ce qui s'eſt paſſé ; je ne
» ſçais à quel emploi Monſieur
» le Comte me deſtine : mais
» ſoyez aſſurée que dans quel-
» que état qu'il veuille ou me
» mettre, ou ſe ſervir de moi,
» je n'oublierai jamais les ordres
» que j'ai reçus de mon cher
» Maître, & que je ſerai toute
» ma vie plus dévoüé à votre
» ſervice, qu'à tout autre enga-
» gement. » Ce diſcours me parut

si franc & si sincere, que je me crus obligée de faire des excuses à Duclos : je lui avouai même que j'avois écrit au Chevalier; mais je l'assurai que ce n'avoit été que pour l'exhorter à se conformer aux volontés de ses parents. Je serois entrée dans de plus longs détails, si Duclos eût eu le tems de les entendre; mais il étoit si pressé de se rendre à Paris, qu'il me donna à peine le tems d'aller jusqu'à ma chambre pour y prendre le contrat que le Commandeur m'avoit donné, & qu'il falloit que je lui remisse pour en recevoir la rente qui étoit échue : il partit aussi-tôt, & je vis enfin la Comtesse le lendemain matin, comme il me l'avoit promis. Elle demanda d'abord la Prieure, & fut avec elle

pendant un quart d'heure, après quoi l'on me fit avertir. Je ne retrouvai point dans la Comtesse de Beaubourg cette tendre amitié dont elle m'avoit honorée depuis la mort de son oncle. Comme elle avoit ignoré ma maladie dont la Prieure venoit de l'instruire, elle me parla du changement qu'elle trouvoit en moi, me fit beaucoup de questions sur l'état que je me proposois d'embrasser, & en un mot, elle n'eut, en présence de la Prieure, que de ces conversations générales; moins propres à prouver l'intérêt qu'elle prenoit en moi, que le désir qu'elle avoit de paroître y en prendre. De mon côté, je feignis d'être plus touchée de ses attentions, que je ne l'étois en effet; je me louai beaucoup des

bontés & des ſoins de Madame la Prieure, & ſurtout de la ſœur Agathe : la Comteſſe voulut la voir ; elle me parut enchantée de ſa figure, & de ſa modeſtie : elle employa, en la remerciant de ce qu'elle avoit fait pour moi, des expreſſions ſi tendres, que je m'apperçus aiſément qu'elle les devoit bien plus à ſon mérite perſonnel, qu'à la reconnoiſſance de la Comteſſe. Il y avoit près d'une heure que la Comteſſe étoit au Parloir, lorſque la Prieure ſe ſervit du prétexte que cette Dame ſeroit peut-être bien aiſe de m'entretenir en particulier, pour ſe retirer : elle emmena avec elle la ſœur Agathe. » Hé bien, » ma chere Cecile me dit la » Comteſſe, dès que je fus ſeule » avec elle ; il faut que je te diſe

» des nouvelles de notre Chevalier ; tu ne saurois croire avec quel plaisir il est parti pour ses caravannes : je voulois qu'il t'écrivît & qu'il te dît au-moins adieu ; mais le pauvre enfant n'a jamais osé le faire : il est si honteux de son inconstance, que je crois qu'il n'osera jamais paroître devant toi. Comme je n'ai rien de caché pour toi, continua-t'elle..... je t'avouerai qu'il avoit fait une petite Maîtresse en Anjou : il en étoit, disoit-il, amoureux à la folie mais ; dès qu'il a été question de partir pour Malthe, cette nouvelle inclination n'a pû tenir contre le désir de voyager. C'est un volage, un petit infidéle qu'il faut oublier ; il me semble même

» qu'il m'a dit qu'il t'avoit écrit
» avant son départ de Paris ; je
» voudrois bien sçavoir com-
» ment il s'y est pris pour rom-
» pre avec toi..... Madame,
» lui-dis-je, d'un air aussi sérieux
» que le sien me paroissoit rail-
» leur, Monsieur le Chevalier
» m'a en effet écrit ; j'ai reçû de
» lui une lettre, où ses sentimens
» sont si bien marqués, & m'ont
» paru si raisonnables, que je
» n'ai pas hésité un moment à
» en faire la régle des miens : en
» un mot, Madame, je ne pense
» plus à Monsieur le Chevalier
» que pour me le représenter tel
» qu'il s'est peint lui-même dans
» ce qu'il m'a écrit..... Je suis
» charmée, poursuivit la Com-
» tesse, de la bonté de ton es-
» prit ; je me suis toujours bien

„ attendue que la seule raison
„ pourroit y prendre quelqu'em-
„ pire. „ Je confesse ici, de bonne-foi, que je ne me fis aucun scrupule d'induire la Comtesse en erreur, par le sens équivoque de ma réponse; son affectation à vouloir me tromper, m'enhardissoit à la tromper moi-même : elle voulut enfin m'obliger à lui faire le détail de ce qui s'étoit passé, lorsque son mari m'avoit arrêtée sur le chemin de Haute-Bruyere : elle me dit, pour m'y engager, que Madame Duclos en avoit confusément écrit à Duclos son mari. Je la priai instamment de me dispenser de lui faire ce récit, en lui disant que j'avois promis avec serment à M. le Comte, de n'en parler de

ma vie ; je la suppliai même de de ne point exiger de Madame Duclos qu'elle lui révélât une avanture, qui ne pouvoit servir qu'à l'indisposer contre son mari : cette visite se termina enfin, de la part de la Comtesse, par de froides assurances de me continuer son amitié, & par mes protestations d'en conserver toute ma vie une égale reconnoissance. Elle reprit la route de Paris, & moi je courus rejoindre ma chere sœur Agathe. Avec quelle douceur j'oubliai dans ses bras les feintes caresses de la Comtesse!

Je reçus depuis plusieurs lettres du Chevalier ; il me tint exactement la parole qu'il m'avoit donnée en m'écrivant de toutes les villes où il séjourna

avant de se rendre à Toulon. La sœur Agathe qui voyoit toutes ses lettres, y remarquoit avec autant de plaisir que j'en avois moi-même, & la constance de ses sentimens, & les progrès de son esprit & de sa raison: les réponses que je fis à toutes ses lettres lui furent remises à Toulon où il m'avoit prié de les adresser, & où je lui écrivis jusqu'au moment fatal auquel il m'apprit lui-même le jour de son embarquement. Malgré les soins de la sœur Agathe pour calmer mes douleurs à cette nouvelle, ce cruel instant les renouvella toutes, & y ajouta de nouvelles inquiétudes sur les périls de sa navigation; j'envisageois avec une horreur égale les dangers auxquels mon cher Chevalier

alloit être exposé, la cruauté d'être séparée de lui par de vastes mers, & l'obstacle que cette affreuse séparation alloit mettre pour un si long-temps à la consolation de recevoir souvent de ses nouvelles, & de lui donner des miennes : il ne fallut pas moins que toute la douceur du caractère de ma chere sœur Agathe, pour se prêter avec bonté aux accès d'humeur & d'impatience où me livrerent de si tristes idées ; & j'eus besoin des secours de toute sa raison pour obliger la mienne à reprendre quelque empire sur les mouvemens de mon cœur. Combien de fois exerçai-je, combien éprouvai-je sa patience pendant près de trois mois que dura mon incertitude sur le sort du Cheva-

lier! Quelqu'excusable que je eusse être alors, je me reproche encore aujourd'hui les impétueux accès d'un caractère que j'avois apporté en naissant, quand je pense à l'amertume qu'ils devoient répandre, & qu'ils répandoient en effet dans le cœur d'une si tendre amie: j'appris donc enfin l'arrivée du Chevalier dans l'Isle de Malthe. Je fus dans la suite informée par ses lettres qu'il se disposoit à monter sur les Galeres de la Religion pour aller en course contre les Barbares. Je passe sous silence les nouvelles allarmes de mon cœur: mes réponses au Chevalier n'en exprimoient qu'une légere partie; ce que j'en ressentois étoit au-dessus de toute expression: il se mêloit quelquefois, je l'a-

voue, à mes accablantes réfléxions des mouvemens d'amour propre, qui peut-être me soutenoient contre l'atteinte de tant de coups redoublés : car ceux que me portoient notre séparation & les périls du Chevalier, ne furent pas les seuls qui m'accablerent pendant son absence. Je me presse de rendre compte de ce qu'elle me fit éprouver par rapport à lui, pour passer à des événemens, auxquels il n'eut d'autre part que la douleur de les apprendre : je viens de dire que l'amour propre entroit souvent pour quelque chose dans la nécessité où je me trouvois de supporter tous mes maux. En effet il me sembloit que tout ce que le Chevalier entreprenoit pour sa gloire ennoblissoit mon

être ; je me repaissois d'une sorte de vanité, que mon cœur puisoit dans le tendre intérêt que je prenois aux succès du Chevalier ; je m'ennorgueillissois de penser que ma destinée avoit quelque chose de commun avec celle de tant d'illustres guerriers armés avec lui pour l'honneur & pour la défense de la foi : en un mot, je comparois le Chevalier dans mon imagination à ces fameux Héros de Rome & de la Grece dont l'histoire m'avoit fait admirer les grandes actions, & je croyois que sa tendresse m'associoit à la fortune de ses armes, & dût faire rejaillir sur moi la moitié de la gloire qu'il y devoit acquérir. Ces images flateuses, que je devois à l'élévation des sentimens dans

laquelle j'avois été nourrie, & à quelques lumieres encore peu digérées, que j'avois puisées dans mes lectures, ces images, dis-je, toutes romanesques qu'elles étoient, me furent sans doute d'un grand secours : la sœur Agathe elle-même ne dédaigna pas de les mettre à profit pour faire entrer dans mon cœur une douce espérance ; elle se servit, pour ainsi-dire, de ma propre foiblesse, pour ramener insensiblement mon ame à un état plus tranquille, que la raison seule & la sagesse de ses conseils n'auroient peut-être pû lui rendre. Par ce moyen, aussi ingénieux que tendre & compatissant, elle trouva le secret de me faire enfin goûter un genre de consolation plus solide ; & j'avoue qu'elle sçut si

bien ménager mon amour propre, qu'elle le fit triompher de ma douleur sans qu'elle s'en sentît blessée.

Je préviendrai ici mes lecteurs que pendant tout le tems de son absence, Monsieur le Chevalier de Beaubourg ne perdit pas une occasion de me donner de ses nouvelles, & que je ne manquai jamais de prévenir l'impatience qu'il avoit de recevoir des miennes : je le dis ici pour n'être point obligée d'interrompre le fil de ma narration, dans le récit des avantures que j'éprouvai jusques à son retour. J'ai peine à me pardonner moi-même la nécessité que je m'impose, de paroître l'oublier dans des momens critiques de ma vie où sa mémoire m'étoit si précieuse; mais on ne

me pardonneroit peut-être pas de présenter sans cesse dans ces mémoires un si tendre souvenir, aussi capable de distraire l'attention des personnes désintéressées, qu'il m'étoit nécessaire, pour me soutenir dans les nouvelles épreuves que le sort me préparoit. Mais avant d'y entrer, il est encore à propos qu'on soit instruit de quelques particularités qui me firent contribuer moi-même à un événement, qui sans le secours du ciel, devoit faire le malheur de ma vie.

J'ai dit au commencement de cette troisième partie de mes mémoires, que Duclos étoit venu m'annoncer la visite de Madame la Comtesse de Beaubourg à son retour d'Anjou, & que j'avois été obligée d'aller lui chercher avec

précipitation mon contrat sur la Ville, dont il étoit chargé de me faire toucher la rente; en prenant ce contrat dans le coffre qui renfermoit mes autres papiers, je ne fis point attention que l'espèce de certificat écrit de la main du Commandeur, qui contenoit le lieu & le jour où j'avois été trouvée, aussi bien que celui de ma naissance, la description du Bracelet & la copie même du billet qui avoient été trouvés sur moi, je ne remarquai point, dis-je, que ce certificat fût ployé dans le contrat que je remis à Duclos: il étoit lui-même si pressé de partir, qu'il ne put s'en appercevoir. J'aurois peut-être ignoré longtemps que j'eusse fait une telle étourderie, si ce certificat ne

m'eût été renvoyé plus d'un mois après par Madame la Comtesse de Beaubourg de la part du Comte son mari, à qui Duclos avoit crû devoir le remettre ; j'avois aussi reçu les arrérages de ma rente depuis ce tems, & la mémoire de cette faute que je croyois légere & bien réparée, s'étoit effacée de mon esprit.

Je jouissois de cette espèce de tranquillité dont mon ame pouvoit être capable, & nous étions sur la fin du Carême : ma chere sœur Agathe malgré la délicatesse de son tempérament en avoit observé les austérités avec une si grande ferveur, & son sang s'étoit allumé de telle sorte, qu'elle fut attaquée tout à-coup d'une maladie violente,

qui la mit en peu de jours dans la derniere extrémité: son état, son danger s'emparerent à juste titre de toute ma sensibilité; elle devint le plus cher intérêt de mon cœur; j'aurois voulu passer les jours & les nuits entieres auprès de ma chere Agathe: envain je demandai cette grace avec les plus vives instances; j'eus la douleur de voir qu'elle s'opposoit elle-même à ce que la tendresse plus que la reconnoissance, éxigeoit de moi. Bientôt on augmenta mon désespoir & mes alarmes, par un ordre cruel de ne me présenter plus à l'infirmerie. Ce fut dans ce tems que le pere N. avec deux de ses confreres vint, comme il l'avoit promis à la Prieure donner la retraite à sa Communauté: à peine fut

fut-il arrivé à Haute-Bruyere, qu'il voulut me voir en particulier. Son premier ſoin fut de ſonder mon cœur ſur ma vocation à la vie religieuſe. Je lui avouai avec franchiſe que je ne ſentois point encore cet attrait intérieur, qu'il me diſoit lui-même être néceſſaire pour me déterminer à prendre de ſi ſérieux engagemens. « S'il eſt ainſi,
» ma chere enfant, continua le
» Pere...... nous ne devons
» rien précipiter, & peut-être la
» Providence a d'autres vûes ſur
» vôtre deſtinée. Mais, dites-
» moi, ajouta-t-il, feu M. le
» Commandeur de Beaubourg
» ne m'a-t-il pas dit qu'il avoit
» conſervé quelques papiers, &
» même un bracelet, qui s'é-
» toient trouvés ſur vous lorſ-

» que vous fûtes exposée ?« Je lui répondis qu'il étoit vrai ; il me demanda si j'avois ces papiers & le bracelet, & me dit qu'il seroit bien aise de les voir. A ces mots, je fus frappée d'un saisissement si violent, que j'avois à peine la force d'articuler quelques paroles ; ma main étoit si tremblante, que je crus qu'elle feroit de vains efforts pour arracher de mon bras ce bracelet si cher. Je le remis enfin au Pere ... & lui laissai le tems de l'examiner, tandis que d'un pas chancelant je courus à ma chambre pour y prendre le certificat du Commandeur & le billet qu'on avoit trouvé sur moi : dès que je les eus mis entre ses mains, je vis qu'il les lisoit avec attention, & qu'il paroissoit les comparer

avec d'autres papiers. Pendant qu'il faisoit cet examen, mon ame étoit dans un état dont j'aurois peine à rendre compte, & je ne sçais encore de quel mouvement elle étoit plus agitée, ou de la crainte ou de l'impatience d'apprendre mon sort. Depuis long-tems je m'étois étourdie moi-même sur l'incertitude de ma naissance : j'avois également étouffé dans mon cœur & les séduisantes chiméres & les idées humiliantes qu'elle m'avoit tour à tour inspirées ; mon esprit éprouva dans cet instant avec tant de trouble & de confusion tout ce que leur contraste pouvoit avoir de flateur ou d'effrayant, que j'aurois peut-être préféré mon ignorance à la certitude que j'allois recevoir. Mais il ne m'é-

toit plus permis de l'éviter ; & quelques dûssent être les lumiéres qu'on alloit me donner, je sentis que je les desirois avec plus de vivacité que je ne croyois avoir lieu de les craindre.

Le Pere .... termina bientôt cet étrange combat de mes pensées.... » Ma chere enfant, me » dit-il, je trouve en tout ceci » une si grande conformité, un » rapport si exact, le jour, le » lieu, les circonstances, les » preuves, continua-t-il, en me » remettant mes papiers & mon » bracelet, tout est si bien d'ac- » cord avec le mémoire qu'on » m'a donné, que je n'en puis » plus douter Le Ciel vous rend » enfin une mere tendre, dont » vos vertus vont vous faire la » consolation. Ah ! Ciel ! mon

Pere, m'écriai-je, avec un transport dont je ne fus pas maîtresse ; car toutes mes craintes céderent en ce moment aux mouvemens de mon cœur..... « Ciel ! je retrouve ma mere ! je n'eus pas la force d'en dire davantage. » Oui, » ma chere enfant, poursuivit le » Pere...... « oui le Ciel vous la » rend, & je suis sensiblement » touché de remarquer en vous » ces tendres mouvemens de la » nature ; mais ce qui me reste à » vous apprendre ne sera-t-il » point capable de refroidir ces » heureux sentimens dont la vi» vacité m'enchante ? Non, je » ne le puis croire, je connois » trop la bonté de votre cœur : » car enfin, ma chere Cecile, » quoique votre mere soit bien » née, elle n'est pas dans un

» état à pouvoir vous honorer
» beaucoup, & sa fortune est
» très-médiocre:..... Hé, mon
» Pere, lui dis-je en répandant
» un torrent de larmes qui m'é-
» toient arrachées par la ten-
» dresse..... elle sera la maî-
» tresse de tout ce que je pos-
» sede, & je suis trop heureuse...
» Ecoutez-moi, continua le Pere
».....en m'interrompant... .votre
» naissance, ma chere enfant,
» est le fruit d'une séduction cri-
» minelle, & votre mere ne sçau-
» roit vous avouer sans se dés-
» honorer elle-même; elle est
» auprès d'une femme de con-
» dition qui a des bontés pour
» elle, & qu'elle doit ménager.
» Vous sentez combien il est
» important pour elle & pour
» vous-même de garder le secret

» que je vous confie..... Hélas, » mon Pere, lui dis-je, la seule » personne à qui j'aurois été » tentée d'en faire confidence, » n'est pas en état de la rece- » voir ; la pauvre Sœur Agathe » est à l'extrémité, & il ne m'est » plus permis de la voir : je » vous avoue que c'eût été pour » moi une joie bien sensible, » de partager avec elle celle » que vous m'apportez..... Je » ne puis que vous louer de cet » attachement pour cette chere » Sœur, continua le Pere..... » vous le devez par reconnois- „ sance : j'ai été le témoin de „ ses soins & de son affection „ pour vous ; mais il ne seroit „ pas à propos de lui révéler en- „ core votre secret ; vous le pour- „ rez peut-être dans la suite, si

„ votre mere y consent ; car son
„ intention n'est pas de s'oppo-
„ ser à votre vocation ; elle ne
„ veut que vous voir quelque
„ tems auprès d'elle, après quoi
„ vous serez la maîtresse de re-
„ venir dans cette maison, si
„ vous la préférez : car enfin,
„ ma chere enfant, à moins que
„ vous n'y sentiez une répugnan-
„ ce invincible, la vie religieuse
„ est le seul état qui vous con-
„ vienne ; jeune comme vous
„ êtes, avec les dons que le Ciel
„ a répandus sur vous, vos gra-
„ ces naturelles, vos talens, l'é-
„ ducation même que vous avez
„ reçue, que de dangers, ma
„ chere enfant, pour une per-
„ sonne née aussi malheureuse-
„ ment que vous ! que d'écueils
„ votre vertu ne rencontreroit-el-

„ le pas dans le monde! En un
„ mot, je n'ai promis à votre
„ mere de lui procurer le plaisir
„ de vous voir, que sous la con-
„ dition expresse qu'elle ne gê-
„ neroit point votre cœur, &
„ qu'elle ne vous garderoit au-
„ près d'elle que le tems que
„ vous croiriez vous-même ne
„ pouvoir refuser à sa tendresse. »
J'écoutois le Pere.... sans oser
lui déclarer mes véritables pen-
sées par rapport à la vie reli-
gieuse; je n'étois occupée que
d'un sentiment de tendresse mê-
lé de quelque confusion: je re-
trouvois une mere; mais la honte
de ma naissance, dont quelque-
fois j'avois osé douter, se trou-
voit confirmée, & je sentois que
si ma mere en étoit moins res-
pectable, elle ne devoit pas m'ê-

tre moins chere. Je montrai au Pere .... quelque curiosité d'apprendre comment il avoit enfin découvert un secret qui avoit été si long-tems caché. " Hélas ! ma chere enfant, me dit-il, je vais vous en instruire. Il y a huit jours que voyant approcher le tems où je devois venir ici, je crus devoir visiter Madame la Comtesse de Beaubourg, pour m'informer d'elle si elle n'auroit rien à vous faire sçavoir. J'eus le malheur de ne la point rencontrer; mais ayant sçu que M. le Comte son mari étoit chez lui, je lui rendis visite. Je lui dis que j'aurois incessamment occasion de vous voir : il me parla long-tems de vous avec assez d'indifférence, tou-

» jours mécontent que vous ayez
» refusé l'établissement qu'il vous
» avoit proposé. J'allois le quit-
» ter, lorsque paroissant se sou-
» venir de quelque chose, il me
» retint, & me demanda s'il
» n'étoit point venu quelqu'un
» me demander de vos nouvel-
» les; il me dit qu'une femme
» assez bien mise l'étoit venu
» trouver, pour s'informer de
» vous & du lieu où vous étiez,
» & qu'il l'avoit adressée à moi:
» je l'assurai que je n'avois point
» vû cette femme, & je me re-
» tirai. Deux jours après cette
» même personne vint me de-
» mander de la part de Mada-
» me la Comtesse de Beaubourg:
» elle me dit que cette Dame
» l'avoit assurée que je lui don-
» nerois de vos nouvelles; qu'el-

» le lui avoit appris que c'étoit
» moi qui vous avois placée dans
» cette maison, & que j'étois le
» seul qui fût en état d'éclaircir
» les doutes qu'elle avoit sur vo-
» tre compte : ensuite cette fem-
» me me confessa les larmes
» aux yeux, que séduite par un
» jeune homme qui lui avoit
» promis de l'épouser, elle avoit
» eu la foiblesse de consentir à
» ses desirs ; que ce jeune hom-
» me étoit mort sans avoir pû
» accomplir sa promesse, & l'a-
» voit laissée enceinte d'une fille
» qu'elle avoit été obligée de
» faire exposer à Vaugirard, où
» elle étoit accouchée, pour ca-
» cher son déshonneur à sa fa-
» mille ; qu'elle avoit eu soin de
» faire mettre sur cet enfant un
» bracelet & un billet qui pou-

» voient un jour servir à la lui
» faire reconnoître : elle me dit
» enfin que cette jeune fille ex-
» posée le lendemain de sa nais-
» sance avoit été enlevée par
» un homme de condition qui
» avoit passé en chaise de poste ;
» qu'elle n'avoit pû en rien ap-
» prendre depuis ; mais qu'elle
» s'étoit consolée par l'espéran-
» ce que cet homme prendroit
» soin de sa fille ; qu'enfin, ayant
» par hazard entendu parler d'u-
» ne jeune personne, nommée
» Cecile, qui avoit été élevée
» par M. le Commandeur de
» Beaubourg comme fille de
» Madame Duclos, qui le ser-
» voit, & qu'ayant découvert
» depuis que cet enfant avoit
» été exposée, & que cette Ma-
» dame Duclos n'étoit point sa

» mere, elle avoit pensé que ce
» pouvoit être sa propre fille.
» Sur cela, ma chere enfant,
» continua le Pere...... je l'ai
» interrogée avec soin sur le
» jour de votre naissance, sur
» le lieu où vous aviez été ex-
» posée, & sur les enseignemens
» qu'on avoit dû trouver sur
» vous: tout se trouve quadrer
» si juste avec votre avanture,
» qu'il n'y a plus de doute, ma
» chere enfant, que cette fem-
» me ne soit en effet celle qui
» vous a donné la vie; j'ai voulu
» connoître son état. & c'est ce
» qui me faisoit quelque peine
» à vous apprendre: elle est at-
» tachée à Madame la Marquise
» de Neuville, & elle y est avec
» quelque considération; mais
» sa fortune est médiocre. Elle

» aura le tems de vous instruire
» elle-même de tout ce qui
» peut vous intéresser : car
» elle souhaite ardemment de
» vous voir, & je lui ai pro-
» mis que nous vous condui-
» rions jusqu'à Séve, où elle doit
» venir vous recevoir de nos
» mains : elle vous eût épargné
» ce voyage, si le service de la
» Marquise eût pû lui permettre
» de s'absenter ; je crois que vous
» vous déterminerez, sans peine
» à lui donner cette consolation ;
» c'en doit être une pour vous-
» même. J'ai voulu vous préve-
» nir sur-tout ceci, avant que
» vous entrassiez en retraite, afin
» que sensible aux graces que
» la providence répand sur vous,
» vous vous rendiez d'autant
» plus attentive à celles que vous

» offre ce saint tems de retraite.
» Disposez vous donc, ma chere
» enfant, à venir à Paris avec
» nous : & si vous voulez que ce
» voyage s'accorde aux vûes que
» le ciel a sur vous, recevez dans
» votre cœur, & gardez y bien
» précieusement les instructions
» que vous allez recevoir : en un
» mot, employez saintement ces
» jours consacrés à une nouvel-
» le solitude dans laquelle vous
» allez conduire votre ame ;
» pour n'y conférer qu'avec
» Dieu. « Il y avoit dans ce discours du Pere. . . . . tant d'objets différens dignes de toute mon attention, que j'aurois eu peine à démêler mes propres sentimens dans une réponse détaillée : je me contentai dans ce premier moment de ma surprise, de l'as-

ſurer que je ſerois en tout ſoumiſe à ſes volontés. Le Pere.... content de mes diſpoſitions, me laiſſa dans un état digne de pitié. Je me trouvois heureuſe ſans doute de connoître enfin celle qui m'avoit donné le jour; mais mon cœur ne pouvoit ſe refuſer à de triſtes réflexions qui détruiſoient dans un inſtant toutes les idées & tous les projets dont il avoit été flaté. J'étois née dans le crime & dans la ſervitude: quel inſurmontable obſtacle une ſi funeſte connoiſſance n'alloit-elle point mettre aux deſſeins du Chevalier? L'incertitude de ma naiſſance aux yeux d'un Amant paſſionné auroit ſans ceſſe tourné ſes doutes du côté qui m'eût été le plus avantageux; mais la baſſeſſe de mon origine une fois

connue ne pouvoit manquer de faire évanouir toutes les chimeres que son amour auroit pû se former.

Je ne fus occupée que de ces cruelles pensées pendant les six jours que dura notre retraite ; mais elles me servirent au moins à me faire prendre l'unique parti qui pût être approuvé par ma raison. Je me résolus d'abord à laisser ignorer au Chevalier de Beaubourg la nouvelle qu'on venoit de m'apprendre, jusqu'à ce que j'eusse connu par moi-même l'état & le caractere de celle à qui je devois la naissance : je me proposai de remettre entre les mains de ma mere la petite fortune que je tenois de la libéralité du Commandeur, & par ce moyen j'espérois l'engager à se retirer avec moi dans le couvent

de Haute-Bruyere; par-là je me flattois de cacher peut-être au Chevalier ce qu'elle avoit été. Enfin, quoique moins touchée des pieux discours qu'on nous faisoit tous les jours, que du désespoir de me croire désormais indigne du Chevalier, je crus de bonne foi qu'ils avoient changé mon cœur; & je regardai l'état monastique, sinon comme un port agréable & salutaire, du moins comme une ressource nécessaire dans l'accablante situation où je me trouvois. La veille de notre départ je confiai au Pere .... mes résolutions par rapport à ma mere & par rapport à moi-même; il les approuva. Nous devions partir le lendemain de bonne heure; ma plus grande peine étoit de le faire sans avoir la consolation de voir & d'embras-

ſer ma chere ſœur Agathe : j'en demandai la permiſſion avec tant d'inſtance, qu'on me l'accorda enfin ; mais ce fut à condition que je ne lui parlerois en aucune façon du petit voyage que j'allois faire à Paris. » Nous l'avons » vûe ſi occupée de vous pen- » dant toute ſa maladie, me dit » la Prieure, que nous craignons » qu'elle ne regarde votre dé- » part comme une ſéparation, » dont l'idée ne pourroit man- » quer de la ſaiſir, & de lui cau- » ſer peut-être une dangereuſe » rechute. » Sa vie m'étoit trop précieuſe, & j'avois trop d'envie & trop d'impatience de la voir, pour ne pas conſentir à tout. On me conduiſit à ſon infirmerie : on commençoit à la croire hors de danger ; mais quel triſte ſpectacle

pour mon cœur! je trouvai cette chere sœur si pâle, si défaite, que c'étoit plûtôt l'image de la mort, que celle d'une personne souffrante: elle jetta sur moi ses yeux mourans, ils se remplirent aussi-tôt de larmes; je fus si pénétrée de douleur, que j'eus à peine la force de me jetter dans ses bras qu'elle me tendoit avec effort: nous restâmes quelque tems dans cette attitude touchante; *ma chere Cecile, ma chere bonne*, étoit toute notre conversation. Un Médecin de la Cour de Saint Germain qu'elle avoit demandé, & qui ne la quittoit point, m'exhorta à la laisser tranquille: il me fit entendre que ce grand attendrissement pourroit peut-être causer à la malade quelque dangereuse révolution; en

m'arrachant des bras de ma chere sœur Agathe, je crus sacrifier ma propre vie à la crainte que j'avois de nuire à son rétablissement : j'obéis cependant, après avoir fait au Médecin toutes les questions dont ma tendresse se put aviser ; il m'assura que dans peu de jours cette chere malade seroit en état de me voir plus longtems, sans en être incommodée. Je me retirai à ma chambre, en dévorant dans mon ame la douleur de m'éloigner d'une amie si tendre ; mais comme j'avois lieu de croire que mon voyage à Paris ne seroit pas long, j'esperai d'en être assez-tôt de retour, pour jouir du plaisir que devoit me permettre sa prochaine convalescence : je disposai ce qui devoit m'être nécessaire pour le sé-

jour que je ferois à Paris, & je partis le lendemain avec le Pere.....& ses deux compagnons dans le Carosse qui devoit les ramener à Paris. Nous allâmes jusqu'à Séve sans nous arrêter à Versailles. Pendant toute la route, & surtout aux approches de Séve, mon ame fut dans une agitation si prodigieuse que j'avois peine à me contenir : la joie & la tendresse me saisissoient tour à tour ; mon cœur palpitoit, mes yeux se mouilloient, ma voix étoit mal assurée, & tout mon corps étoit agité par un tremblement dont la violence augmenta à tel point lorsque nous arrivâmes à la porte de l'Auberge, qu'il fallut me soutenir en descendant de carosse. Le Pere....... en étoit sorti avant moi ; il avoit deman-

de si Mademoiselle de la Riviere étoit arrivée, & se faisoit conduire à sa Chambre, m'ayant ordonné de le suivre. Il m'avoit prévenue en chemin sur l'attention que je devois avoir à ne donner à Mademoiselle de la Riviere ma mere que le nom de ma tante, & à prendre garde que les transports de ma tendresse ne pussent me trahir jusqu'à ce que nous fussions seules & en liberté. J'arrivai à la chambre peu après lui ; dès que Mademoiselle de la Riviere m'eut apperçue, elle quitta le Pere .... pour courir à moi. “ Eh ! bon » jour, ma chere Cecile, me dit-» elle en m'embrassant : que je » suis contente de vous voir ! » mon dieu, qu'elle est jolie, » s'écria-t'elle ! qu'elle est bien » faite !

» faite ! qu'elle a bon air ! » Cet accueil, qui dans un autre tems eût peut-être flaté mon amour propre, glaça, je l'avoue, tous mes sentimens dans cet instant : je m'étois attendue à des transports dont mon imagination ne croyoit pouvoir se faire des idées ni assez vives, ni assez tendres ; je pensois que les mouvemens du cœur d'une mere devoient être si supérieurs à ceux qu'éprouvoit le mien, que je croyois qu'il m'étoit également impossible & de les concevoir & de les égaler : en un mot, je m'étois préparée à un déchirement de cœur dont je n'osois me flater de pouvoir soutenir la violence ; mais les froids éloges de Mademoiselle de la Riviere me confondirent à tel point, que je n'eus pas mê-

me la force de répondre. Le Pere..... le fit pour moi : il exagera les qualités de mon cœur, de mon esprit même ; il lui peignit tous les transports que m'avoit causé l'impatience de la voir, la générosité de mes sentimens. En un mot, il lui fit entendre que la beauté de l'ame, si préférable aux graces périssables de la figure, devoit être l'objet de ses attentions dans ce moment où la providence me rendoit à elle contre toute espérance ; que le devoir d'une mere tendre étoit surtout de s'appliquer à cultiver en sa fille ces précieux dons du Ciel. Enfin il l'exhorta non seulement à ne pas combattre dans mon cœur les saintes résolutions que j'avois prises de me donner à Dieu, mais

à les y nourrir même par la sagesse de ses conseils: puis s'addressant à moi, il me dit qu'il ne croyoit pas avoir besoin de me recommander le respect & la soumission; qu'il connoissoit trop la tendresse de mes sentimens, pour être inquiet sur les devoirs ausquels le sang & la nature m'engageoient envers ma mere; qu'il se contentoit de m'exhorter à y persister toute ma vie, mais surtout à ne perdre jamais de vûe les engagemens que je venois de prendre avec Dieu dans la retraite. Nous l'assurâmes, Mademoiselle de la Rivière & moi, d'un air également embarrassé, quoique par divers motifs, que nous conserverions précieusement le souvenir de ses sages avis, & que nous nous fe-

rions un devoir de les ſuivre : il s'excuſa enſuite de ne pouvoir. reſter plus long-tems avec nous ſur ce que les Peres qui étoient reſtés dans le carroſſe, étoient attendus avec lui à Saint Cloud, & ſur ce que d'ailleurs il étoit bien aiſe de laiſſer notre tendreſſe en liberté. J'aurois voulu le conduire juſqu'au carroſſe ; il me ſembloit que j'avois mille choſes à lui dire : mais il ne voulut pas me le permettre ; & quoique je ſentiſſe un véritable embarras à me trouver ſeule avec ma mere, il me fallut obéir. Dès que le Pere... fut éloigné, Mademoiſelle de la Riviere reprit toute ſa gayeté ; pour moi, je ne pouvois me rendre compte à moi-même du peu de chaleur que je me trouvois dans une reconnoiſſan-

ce qui devoit m'être si intéressante ; j'accusois mon cœur, & je me persuadois que ma vanité peu satisfaite par la bassesse de la condition de ma mere, y répandoit cette sécheresse que je me reprochois, & que j'avois cependant de la peine à vaincre : je crus que je rappellerois toute ma sensibilité & toute la tendresse de ma mere, en lui présentant au milieu des caresses que je m'efforcai de lui faire, les preuves originales qui devoient l'assurer que j'étois sa fille. Mais je fus encore plus surprise, lorsqu'elle me dit que nous pouvions remettre cet éclaircissement à quelque autre moment ; qu'il lui suffisoit pour être assurée de la vérité de ma naissance, de ce que le Pere....... lui en avoit écrit

de Haute-Bruyere ; qu'en me voyant même elle n'en avoit pû douter, tant elle me trouvoit de ressemblance avec mon pere. Ce discours ranima tous les sentimens de mon ame. « Ah! ma » chere mere, m'écriai-je en » l'embrassant tendrement, c'est » donc le portrait de mon pere qui est dans ce bracelet ? » Je le lui présentai. » Oui, oui, » me répondit-elle sans y faire » beaucoup d'attention ; mais il » est tems de dîner pour nous » rendre de bonne heure à Paris. » Songez que vous ne devez » plus m'appeller que votre tan- » te, & commencez dès-ici à » vous y accoûtumer. „ Il régnoit dans ce discours & dans l'air même de Mademoiselle de la

Riviere une indifférence à laquelle je ne pouvois me faire, & je sentois avec douleur qu'elle me la communiquoit. On nous servit, nous dinâmes; & aussitôt après nous remontâmes dans le carrosse de remise qui nous attendoit : notre conversation pendant le repas & pendant le voyage ne fut pas fort intéressante; Mademoiselle de la Riviere m'interrogea beaucoup sur la façon dont j'avois été élevée par Monsieur le Commandeur de Beaubourg. Je lui fis l'éloge de ce cher bienfaiteur, & je ne manquai pas de lui apprendre les obligations que j'avois à Madame Duclos; je lui dis que j'espérois qu'elle trouveroit bon que je lui donnasse de mes nouvelles aussitôt que je serois arri-

vée à Paris, & que je lui apprisse le bonheur que j'avois de l'avoir retrouvée : je l'assurai envain de la discrétion de cette femme ; elle ne voulut point consentir que je l'avertisse sitôt de mon séjour à Paris ; elle avoit, disoit-elle, de trop fortes raisons pour se cacher de l'intérêt qu'elle prenoit en moi, surtout à Duclos & à sa femme, qui ayant connoissance de mon avanture, ne manqueroient pas de la soupçonner, & de faire peut-être connoître ce qu'elle avoit tant d'intérêt de tenir secret : elle appuya surtout dans les discours qu'elle me tint en chemin sur les bienfaits que j'avois reçus de M. le Commandeur de Beaubourg, & sur l'étroite obligation qu'ils m'imposoient d'être

en tout ſoumiſe à ſa famille. Ce ſentiment dans ma mere, quelque juſte qu'il me parut en général, ne laiſſa pas de me faire trembler ; je n'oſai l'inſtruire des perſécutions du Comte, & perſuadée qu'elle avoit peut-être en vûe le mariage qu'il m'avoit propoſé avec Monſieur de la Foſſe, j'eſpérai que le Pere … dans les vûes différentes qu'il avoit ſur moi, m'aideroit à m'en garantir : je me contentai donc d'écouter les diſcours de ma mere avec docilité, & je l'aſſurai ſeulement que la reconnoiſſance la plus ſincere & la plus reſpectueuſe ne ſortiroit jamais de mon cœur.

Nous arrivâmes à Paris, & le carroſſe nous deſcendit dans la rue des Boucheries au quartier

de Richelieu, comme Mademoiselle de la Riviere l'avoit ordonné: elle m'introduisit dans une maison dans laquelle elle me dit qu'elle m'avoit loué une chambre, ne pouvant me loger chez la Marquise sa Maîtresse; mais elle m'assura qu'elle étoit si voisine de la sienne, que nous pourrions aisément nous voir à toutes les heures du jour. La chambre qui m'étoit destinée, me parut propre & commode: la Maîtresse de cette maison nous assura, Mademoiselle de la Riviere & moi, que je n'y manquerois de rien & que j'y serois bien servie; ma prétendue tante me recommanda fort à elle, & me laissa entre ses mains pour se ranger à son devoir auprès de la Marquise de Neuville. J'appris de mon

Hôteſſe que cette Dame logeoit à deux pas, dans la rue de Richelieu, & ce fut une conſolation pour moi. J'étois ſi étourdie de me trouver à Paris; il y avoit eu tant de diſproportion entre les idées que je m'étois faites de la tendre reconnoiſſance d'une mere & d'une fille, & ce qui s'étoit paſſé entre Mademoiſelle de la Riviere & moi, que mes penſées n'avoient aucun objet fixe : je cédois triſtement à ma deſtinée, ſans oſer prévoir l'avenir; j'entrois dans un monde tout nouveau pour moi, pour lequel je ne pouvois me perſuader que je fuſſe faite. Je paſſai toute la nuit dans la confuſion que cauſoit à mon eſprit le contraſte que je trouvois entre mon état préſent & celui dans lequel j'avois été

élévée : le ſouvenir du Chevalier de Beaubourg, ſa paſſion pour moi, mon amour pour lui, loin d'adoucir mes peines, ſembloient en cette occaſion y ajouter quelque choſe de plus amer encore ; en un mot, mon propre aviliſſement ne m'étoit inſuportable, que parce que je me figurois qu'il en étoit avili lui-même. Toute ma conſolation dans ces déſeſpérantes réflexions fut de penſer que je ne reſterois à Paris que peu de jours, & de me flater que je déterminerois ſans peine ma mere à me ſuivre à Haute-Bruyere, en lui offrant de la rendre maîtreſſe de ma petite fortune ; je ne doutois pas qu'elle ne préférât cet état honnête à celui où la miſere ſans doute devoit l'avoit réduite : dans l'impatience où j'étois

de la voir, je m'étois déja levée & habillée, lorsque mon Hôtesse entra dans ma chambre. Elle me reprocha ma diligence, & me dit qu'après la fatigue du voyage de la veille, une jolie personne comme moi auroit dû se reposer plus long-tems; je la remerciai de ses complimens, & lui demandai si je ne pouvois pas aller voir ma Tante : elle m'apprit qu'elle devoit venir dîner avec nous, & que je la verrois alors tout à mon aise; » en attendant, ajouta-t-elle, nous » allons prendre notre caffé, & »nous irons ensemble à la Messe.« Je consentis à tout; cette femme, qui se nommoit Madame de la Touche, ne cessoit de louer ma figure & ma taille : » quel dommage ç'eût été, di-

» ſoit-elle quelquefois, ſi l'on eût » laiſſé plus long-tems une ſi » belle perſonne dans un Cou- » vent! » J'écoutois tous ces propos avec aſſez d'indifférence, j'y répondois avec modeſtie; le caffé pris, Madame de la Touche ſe retira pour aller ſe mettre à ſa toilette, & ſur le midi elle vint me prendre : nous allâmes enſemble aux Quinze-Vingt, & notre Meſſe étoit déja commencée, lorſque je vis entrer ma prétendue tante à la ſuite d'une Dame qui me parut d'une beauté admirable. Madame de la Touche eut ſoin de m'avertir de ne faire aucun ſemblant de connoître Mademoiſelle de la Riviere; elle paſſa tout près de moi en ſuivant ſa maîtreſſe, & me fit un ſigne qui répondoit

à l'avertissement qu'on venoit de me donner: je ne pouvois me lasser de regarder Madame la Marquise de Neuville, & vingt fois elle me fit baisser la vue, parce que je surprenois toujours ses regards attachés sur moi. Nous sortîmes de l'Eglise avant elle, & il y avoit à peine un quart-d'heure que nous étions rentrées chez Madame de la Touche, quand Mademoiselle de la Riviere y arriva. J'avois trop d'envie de l'entretenir en particulier pour différer à la lui marquer; mais il me fallut encore essuyer les nouveaux complimens de Madame de la Touche, qui crut devoir répéter à ma tante tout ce qu'elle m'avoit déja dit à moi-même: le dîner fut sur le même ton, & Mademoiselle de la Rivie-

re m'en paroiſſoit ſi flattée, qu'elle ne les eût pas fait finir ſi-tôt, ſi je n'euſſe fait ſentir avec politeſſe à mon Hôteſſe que nous avions ma tante & moi mille choſes particulieres à nous dire. Nous montâmes après le dîner dans ma chambre ; ce fut là qu'après m'être excitée par toutes ſortes de motifs à lui donner mille marques d'une tendreſſe que je cherchois en vain, & que j'avois regret de ne pas trouver dans le fond de mon cœur, je lui tins à peu près ce diſcours que j'avois eu le tems de méditer. « Ma très-chere mere, lui » dis-je, puiſque la Providence » permet que je retrouve enfin » dans vous celle à qui je dois » la vie, puiſque je puis vous » appeller d'un nom ſi doux,

» soyez persuadée que je regar-
» derai cette faveur du Ciel,
» tant que je respirerai, comme
» la plus grande grace que j'en
» puisse jamais recevoir ; ne
» craignez pas que l'éducation
» qu'il m'a procurée me fasse
» jamais rougir ni du malheur
» de ma naissance, ni de la mé-
» diocrité de votre état : ce que
» j'ai à vous proposer, ma très-
» chere mere, m'est uniquement
» inspiré par ma tendresse &
» ma reconnoissance ; tout ce
» que je possede & que je tiens
» de la libéralité de feu M. le
» Commandeur de Beaubourg,
» est à vous : l'unique grace que
» je vous demanderai, c'est de
» vouloir bien en employer une
» petite partie dans la dot qui
» m'est nécessaire pour accom-

» plir la résolution que j'ai prise
» de me faire Religieuse au
» Couvent de Haute-Bruyere,
» au cas que vous y consentiez,
» comme je n'en puis douter.
» Alors il ne manqueroit rien
» à mon bonheur, si contente
» de la petite fortune qui vous
» resteroit encore, vous m'ai-
» miez assez pour venir du moins
» vivre avec moi dans ce Mo-
» Monastere. Hélas! quelle con-
» solation ce seroit pour moi,
» en renonçant absolument au
» monde, de posséder dans la re-
» traite la personne qui de tou-
» tes me doit être la plus chere!
» Votre présence, vos exemples,
» vos conseils me soutiendroient
» dans mon entreprise, & me
» rendroient plus doux & plus
» facile un sacrifice qui ne coûte

„ ordinairement tant à la na-
„ ture, que parce qu'il nous ſé-
„ pare des objets les plus chers
„ de notre tendreſſe...Ma niéce,
car il faut, me dit Mademoi-
ſelle de la Riviere en m'inter-
rompant, ne point perdre l'ha-
bitude de nous traiter ainſi, „ je
„ ſuis charmée des bons ſen-
„ timens que vous me faites pa-
„ roître, & mon deſſein n'eſt
„ pas de m'oppoſer à l'état que
„ vous avez envie d'embraſſer;
„ mais, Mademoiſelle, avant
„ de quitter le monde, il eſt bon
„ de le connoître: vous n'avez
„ encore rien vû, & vous ne
„ ſçavez pas ce que vous per-
„ driez peut-être en renonçant
„ de ſi bonne heure aux avan-
„ tages que vous y pouvez ren-
„ contrer. Pour moi, je ſuis

„ votre ſervante ; je ne puis ni
„ ne veux aller m'enterrer dans
„ un Couvent ; à votre égard
„ vous ſerez la maîtreſſe de fai-
„ re tout ce qu'il vous plaira,
„ quand vous aurez paſſé quel-
„ que tems dans ce pays-ci à
„ jouir un peu mieux de la vie.
„ Comptez ſur ma parole, ce
„ ſéjour-ci n'eſt pas fait pour
„ déplaire à une fille de votre
„ âge, & je ſuis ſûre qu'il ne
„ tiendra qu'à vous d'y trouver
„ quelque bon établiſſement ;
„ mais il faut pour cela vous
„ montrer un peu dans le mon-
„ de, il faut aller aux prome-
„ nades & aux ſpectacles : ce
„ ſont des plaiſirs que je compte
„ bien vous procurer......Ah!
„ ma chere tante, lui dis-je,
„ car je me ſentis moins de ré-

„ pugnance à la traiter ainſi ; „ permettez-moi de vous demander en grace qu'il me ſoit „ permis de ne point ſortir „ d'ici pendant le tems que vous „ exigerez que je reſte à Paris : „ je ne puis me réſoudre à aller „ aux ſpectacles & aux promenades publiques ; on m'a trop „ enſeigné le danger de ces „ ſortes d'aſſemblées pour que „ je ne craigne pas de m'y expoſer, & je ſuis aſſurée que „ le Pere ..... trouveroit fort „ mauvais que j'y euſſe été......
„ Vraiment, interrompit Mademoiſelle de la Riviere, vous „ devez bien vous embarraſſer „ s'il le trouve bon ou non ; ce „ ſont mes affaires, & non pas „ les ſiennes : quand on eſt dans „ le monde, il faut y vivre

„ comme les autres. « Je n'osai lui répondre ; & après environ une heure d'une conversation sur le même ton, il vint un laquais de la Marquise demander à parler à Mademoiselle de la Riviere : il lui remit une lettre ; & lui dit que sa Maîtresse venoit de sortir, & qu'elle ne devoit point aller souper à la campagne comme elle se l'étoit proposé : elle lut la lettre, & demanda ensuite au laquais s'il sçavoit ce que sa Maîtresse devoit faire toute cette soirée. Ce garçon lui répondit qu'elle devoit aller souper & jouer apparemment toute la nuit chez la Princesse de...... Cela est à merveille, répondit Mademoiselle de la Riviere ; puis ayant congédié le laquais, elle

me dit avec un air de joie : “ ce-
» ci ſe rencontre le mieux du
» monde, ma chere niéce, &
» dès ce ſoir je veux te mener
» ſouper chez une de mes amies.»
J'eus beau m'excuſer ſur la laſſi-
tude où je feignois d'être encore
du voyage de la veille : elle me
parla d'une façon ſi abſolue, qu'il
me fallut conſentir à lui obéir ;
elle me quitta pour aller, diſoit-
elle, donner quelques ordres
chez la Marquiſe de Neuville ſa
maîtreſſe, & je demeurai ſi con
fondue de trouver tout à la fois
dans celle que j'étois obligée de
reconnoître pour ma mere, tant
de ſéchereſſe de ſentiment, &
tant de légereté dans la condui-
te. Non, me diſois-je à moi-
même, on me trompe ; il n'eſt
pas poſſible que cette femme

ſoit ma mere. Mais à peine m'é-
tois je abandonnée à cette idée,
que me ſouvenant que le Pere
.... lui-même m'avoit remiſe
entre ſes mains, je me condam-
nois d'avoir eu un ſentiment ſi
dénaturé. Hélas! diſois-je en-
core, elle n'a pas eu dans ſa jeu-
neſſe les mêmes avantages que
le hazard m'a procurés, & peut-
être eſt-ce moins ſon ſang qui
coule dans mes veines que celui
d'un pere vertueux. Je me re-
prochois alors de n'avoir pas du-
moins demandé à connoître ſon
nom: mais, ô ciel, continuois-
je, le moyen de faire une telle
queſtion ſans rappeller à ma
mere la mémoire d'une foibleſſe
qui doit ſans doute la faire rou-
gir à mes yeux? Eh! que me
ſerviroit de ſçavoir quel il a été,
puiſqu'il

puiſqu'il n'eſt plus? Ah! pourſuivois-je, cette fatale connoiſſance ſeroit ſans doute pour moi une nouvelle ſource ou de honte, ou de déſeſpoir. Je me promis au moins de faire enſorte d'aller le lendemain expoſer au Pere .... toutes les peines de mon eſprit & de mon cœur; je me flatai qu'il ne dédaigneroit pas de parler à ma mere pour l'engager à me renvoyer inceſſamment dans mon couvent; je paſſai près de trois heures dans cet entretien avec moi-même; & il faiſoit déja nuit, quand Mademoiſelle de la Riviere vint me chercher avec un carroſſe. Quelque peine que me fît la partie de ſouper qui paroiſſoit lui faire tant de plaiſir, ce fut en vain que je voulus encore m'en dé-

fendre ; il fallut partir : je n'appris qu'en chemin que la maison où nous allions étoit hors de la Ville. Mademoiselle de la Riviere me prévint aussi, que nous pourrions bien n'y pas trouver encore la Maîtresse du logis, parceque, disoit-elle, elle sera sans doute à l'Opéra ; mais elle ne tardera pas à s'y rendre. Nous arrivâmes enfin à cette campagne sans qu'il me parût que nous fussions sorties de la Ville ; ma prétendue tante s'empressa de demander si on étoit arrivé : on lui répondit que non ; mais que nous pouvions entrer : elle me conduisit dans une salle très-propre, à côté de laquelle il y avoit un cabinet qui donnoit sur le jardin ; elle me mena ensuite dans les appartemens d'en-

haut, qui me parurent meublés avec plus de goût que de magnificence : nous revinmes enfin dans la salle que nous trouvâmes bien éclairée ; & nous y avions été à peine une demi-heure, que nous entendîmes arriver un carrosse dans la cour. J'avois déja remarqué quelque embarras dans Mademoiselle de la Riviere ; il me parut augmenter dans ce moment. Je la pressois de venir au-devant de la Maîtresse du logis, quand je vis entrer un homme que mon étonnement m'empêcha d'abord de reconnoître ; mais quel fut l'excès de ma surprise, lorsque je reconnus le Comte de Beaubourg ! „ Ah ! ma mere, où m'avez-vous conduite, m'écriai-je „ en tombant sur ma chaise. „ Le

Comte accourut se jetter à mes genoux ; il me parloit avec feu, il saisissoit mes mains, il vouloit tenter en vain de retenir mes cris & d'arrêter les efforts que je faisois pour lui échaper : l'indigne Mademoiselle de la Riviere, sans daigner venir à mon secours, affectoit de lui faire de froides remontrances, qu'elle n'interrompoit que pour me donner les plus lâches conseils. J'étois également incapable d'attention pour ses pernicieux avis, pour ses reproches, & pour les discours empressés & injurieux du Comte ; je mettois toute mon application & toutes mes espérances aux cris perçans dont je faisois retentir toute la maison ; je me flatois qu'ils seroient entendus, & que la pitié me procure-

roit quelques secours, puisque les cœurs criminels, ausquels je voulois me soustraire, y étoient insensibles. Je m'étois enfin arrachée des bras du Comte, & je m'étois approchée de la porte de la Salle dans l'espoir de prendre la fuite; le Comte s'étoit jetté au-devant de mes pas, & nous combattions avec un égal emportement, moi pour ouvrir la porte, & lui pour la défendre: j'employois toute ma voix pour appeller quelqu'un à mon aide, & toutes mes forces pour me délivrer moi-même, quand enfin, presque épuisée que j'étois, & prête à rester sans défense au pouvoir du plus inhumain de tous les hommes, mon salut me vint d'une main de laquelle je n'eusse jamais pû l'espérer: un domesti-

que du Comte ouvrit enfin cette porte ; mais ce fut moins pour me secourir , que pour avertir son Maître de l'embarras où il alloit se trouver. » Monsieur, lui dit-il, » Madame la Marquise est à la » porte ; elle veut absolument » entrer ; elle marche peut-être » sur mes pas. » Le Comte fit un horrible jurement, & sur le champ il nous pria avec instance d'entrer dans le Cabinet. Nous y fûmes à peine , qu'une Dame entra. Le Comte eut beau vouloir affecter d'être tranquille, il ne put cacher son désordre à une femme, qui par malheur pour elle & pour lui y étoit trop interessée, pour n'être pas assez pénétrante. Le premier soin de Mademoiselle de la Riviere fut d'essayer d'ouvrir la fenêtre qui don-

noit sur le jardin, dans le dessein de se sauver avec moi; mais outre qu'elle s'apperçut qu'on avoit fermé des contrevents en dehors, elle trouva cette fenêtre si difficile à ouvrir, qu'elle craignit, avec raison, que le bruit qu'elle seroit obligée de faire ne la fît surprendre. Nous fûmes donc obligées de rester dans le cabinet où nous étions sans lumiere, & duquel nous pouvions distinctement entendre toute la conversation qui se tenoit dans la salle. La Marquise reprocha d'abord au Comte de Beaubourg avec assez de sang-froid, qu'après tant de vains efforts qu'il avoit faits pour la séduire, il lui suffisoit donc, pour passer de la tendresse la plus empressée au mépris & à la perfidie, d'avoir pû se flater

un instant que sa conquête étoit enfin certaine & ne pourroit pas lui échapper : elle ajouta qu'elle se tenoit heureuse de n'avoir pas encore assuré sa victoire par une foiblesse, qu'elle n'auroit dû ni se permettre ni se pardonner jamais, puisqu'il étoit capable de la trahir au moment même, où vaincue par ses discours trompeurs, elle eût peut-être été assez folle pour y consentir. Le Comte se défendit mal, & lui dit d'un air embarrassé, qu'il n'étoit venu dans la maison, que pour y donner un contre-ordre, & en partir sur le champ... » Comment » voulez-vous que je vous croye, » lui dit la Marquise ? vous ob» tenez à peine de moi la pro» messe de venir souper ici au» jourd'hui ; vous sçavez avec

» quelle opiniâtreté je m'en
» étois défendue, & tout ce que
» j'ai éxigé de vous avant de m'y
» engager : vous ne vouliez que
» me plaire, disiez-vous, & vous
» n'aviez point alors d'affaires
» plus importantes ; cependant
» vous venez ce jour même avec
» empressement m'apprendre
» à une heure ; que vous êtes
» obligé de faire un voyage in-
» dispensable à Versailles : j'ai
» la bonté de vous en croire ; sur
» cela je m'arrange pour aller
» chez la Princesse, un étour-
» di y arrive instruit sans dou-
» te par votre indiscrétion : il me
» demande pourquoi je suis sans
» vous ; il m'avertit que vous fai-
» tes le galant à l'Opéra, où il
» vous a laissé auprès de la belle S.
» Quentin : sur cela, Monsieur je

» soupçonne quelque mistere
» dans votre conduite ; j'accours
» ici, je vous y trouve, & je vous
» y trouve aussi embarrassé, aus-
» si décontenancé qu'un perfi-
» de a coutume de l'être : je
» vous vois échevelé & dans
» un si grand désordre, qu'on
» croiroit que vous venez de
» vous battre ; vous me ré-
» pondez que vous allez par-
» tir : vos chevaux sont à l'écu-
» rie, & je vois tout le mon-
» de occupé pour la fête que
» vous destinez sans doute à ma
» rivale. Oh ça, continua-t'elle,
» vous n'êtes pas seul ici ; ne me
» ferez-vous point connoître
» quelle est votre bonne fortu-
» ne ? Il paroît à l'air dont vous
» voilà fait, que cette belle con-
» quête vous a coûté de rudes

» combats : ne me ferez-vous
» point voir cette prude si réser-
» vée, qui vient en rendez-vous
» dans une petite maison pour y
» égratigner les gens ? » Le
Comte qui avoit eu le tems de se
remettre, l'interrompit enfin.
» Eh-bien, Madame, lui dit-il,
» avez-vous poussé assez loin la
» plaisanterie & vos conjectures?
» Je vous parois sans doute le
» plus coupable & le plus mépri-
» sable de tous les hommes ; &
» sur une apparence qui vous
» trompe, voilà votre esprit &
» votre jalousie en campagne :
» mais apprenez la vérité de tout
» ceci. J'ai été ce matin chez le
» Duc d'Alb . . . . . je l'ai trouvé
» avec le Chevalier de Haut. . .
» tous deux fort embarrassés de
» sçavoir où ils iroient souper

» avec les Loisons ; le Duc a été
» obligé de prêter sa maison du
» Roule à la Duchesse de.......
» il m'a demandé celle-ci : vous
» sçavez que je n'ai rien à lui re-
» fuser ; j'ai offert de donner le
» souper, attendu que mes or-
» dres étoient déja donnés pour
» celui que nous devions faire :
» le Duc l'a accepté, à condition
» que je serois de la partie ; j'ai
» cru devoir vous épargner cette
» confidence : j'ai feint un voya-
» ge de Versailles ; voilà tout
» mon crime. Au reste, Madame,
» voyez à quoi vous vous expo-
» sez vous-même ; le Duc va
» peut-être arriver dans un mo-
» ment avec ces Demoiselles :
» voulez-vous qu'il vous trouve
» ici, & vous déterminez-vous
» à figurer avec une pareille com-

» pagnie ? croyez-moi, retirez-
» vous : je ſuis prêt à vous ſui-
» vre ; je ferai faire mes excuſes
» au Duc. . . . . .

» Non, non, Monſieur, inter-
» rompit la Marquiſe : vous êtes
» un fourbe trop mal-adroit
» par malheur pour vous, je
» ne puis être la dupe d'une dé-
» faite ſi groſſiere ; je ſçais où
» eſt actuellement le Duc d'. . . .
» il n'eſt pas queſtion pour lui
» de venir ici aujourd'hui, &
» je gagerois que la S. Quentin
» étoit le digne objet à qui vous
» deviez me ſacrifier ; mais vous
» l'attendez en vain : je ſais ce
» qu'elle eſt devenue au ſortir
» de l'Opera ; le Chevalier de
» B. . . . . vous l'a enlevée ; c'eſt
» ſur cette perſuaſion que j'ai
» oſé venir ici pour vous faire

» les reproches que vous méri-
» tez, & pour vous bien assurer
» que vous ne vaincrez jamais
» le mépris que vous m'inspi-
» rez. » Le Comte voulut répondre, & la conversation s'échauffa de plus en plus. Mademoiselle de la Riviere qui l'entendoit comme moi, en fut sans doute encore plus effrayée : pour moi qui espérois que l'arrivée de cette femme me délivreroit du danger où je me trouvois, je ne pouvois lui savoir mauvais gré d'être venue nous surprendre : j'aurois d'abord ouvert moi-même la porte du cabinet, & me serois présentée à la Marquise avec cette assurance que donne l'innocence, si Mademoiselle de la Riviere ne m'en eût empêchée à plusieurs reprises ;

mais comme j'eus lieu de craindre, que cette Dame indignée contre le Comte ne sortît enfin, & ne me laissât dans le même embarras où je m'étois trouvée un moment avant son arrivée, je fis de nouveaux efforts, & Mademoiselle de la Riviere ne fut plus la maîtresse de me retenir. J'accourus à la porte, & le bruit que je fis pour chercher & pour ouvrir les verroux, y fit accourir la Marquise elle-même. Notre surprise fut égale : quoique mes yeux fussent remplis de larmes, je la reconnus sur le champ pour la Marquise de Neuville, maîtresse de ma mere, que j'avois vûe le jour même aux Quinze-vingts; elle ne fut pas plus lente à me remettre. « Quoi! s'écria-t'elle, cette jo-

» lie fille qu'on a tant regar-
» dée, ce matin à la Messe, &
» que personne ne connoît en-
» core, avec cette figure inno-
» cente & modeste, vous l'avez
» déja séduite, Monsieur ?......
» je vous en fais mon compli-
» ment. Pour vous, ma belle en-
» fant, continua-t'elle en s'a-
» dressant à moi, je vous avoue
» que votre petite physionomie
» prude & réservée m'a trom-
» pée; je n'ai pû ce matin vous
» prendre pour ce que vous êtes.
» ...... Ah ! Madame, lui dis-
» je en me jettant à ses pieds.
» .... daignez m'écouter; c'est
» ma mere elle-même qui m'a
» conduite ici : elle m'a fait sor-
» tir du couvent de Haute-
» Bruyere...... Votre mere,
» dit la Marquise ? où est-elle

» cette malheureuse?... Non, » Madame, repris-je, c'est ma » tante que je voulois dire; elle » est dans ce cabinet, & elle » vous dira elle-même la vérité.» J'étois si troublée, que le nom de mere m'étoit échappé; & voulant réparer mon indiscrétion, je ne fis point attention que j'allois ajouter encore aux soupçons de la Marquise, par la qualité de tante que j'y voulus substituer. « Vous n'êtes pas en» core aguerrie au métier que » vous faites, ma pauvre en» fant, continua la Marquise; » la tête vous tourne: voyons » donc cette honnête mere, qui » est votre tante. « Ce fut en vain que le Comte voulut l'empêcher d'entrer dans le cabinet, où Mademoiselle de la Riviere

étoit restée; celle-ci de son côté fit de vains efforts pour en refermer la porte : la Marquise força leur résistance. Tandis qu'elle étoit occupée à chercher cette fille qui ne pouvoit plus lui échapper, le Comte revint à moi, & voulut me persuader de me sauver moi-même, en m'offrant de me donner un de ses gens pour me conduire chez Madame de la Touche; mais je n'y voulus point consentir: « Non, » Monsieur, lui dis-je, je veux » que Madame la Marquise » connoisse mon innocence. » Celle-ci sortit enfin du cabinet, traînant la pauvre Mademoiselle de la Riviere à demi-morte. » Que vois-je? s'écria-t-elle, dès » que les lumieres lui eurent » permis de la reconnoître;

» Quoi ! c'est vous, misérable
» que vous êtes ; & cette petite
» créature est assez effrontée
» pour nous dire que vous êtes
» ou sa mere, ou sa tante ? Que
» veut dire cette belle parenté,
» & depuis quand avez-vous fait
» l'acquisition d'une telle fille,
» ou d'une telle niéce, si vous
» l'aimez mieux ? Parlez, mal-
» heureuse : je veux absolument
» sçavoir ce que tout ceci signi-
» fie ; & si vous ne me confes-
» sez la vérité, je vais de ce
» pas vous faire conduire à
» l'Hôpital. « Le Comte voulut appaiser sa colere, & lui débiter apparemment quelque nouvelle fable ; mais elle lui imposa silence, en le traitant du plus indigne & du plus scélérat de tous les hommes. Pour moi, j'étois

restée à genoux, confondue de tout ce que je voyois, & n'osant ouvrir la bouche, attendant que celle de ma mere me justifiât. Mais quelle fut ma surprise, quand Mademoiselle de la Riviere, intimidée par les menaces de sa Maîtresse, se jetta à ses genoux les yeux baignés de larmes, & lui confessa, en implorant sa miséricorde, qu'elle n'étoit ni ma mere, ni ma tante; que c'étoit M. le Comte de Beaubourg, qui après une persécution de plus de deux mois, l'avoit engagée à se servir de mémoires qu'il lui avoit donnés, pour me faire accroire qu'elle étoit ma mere; qu'elle s'étoit laissé séduire, à la vérité, sous l'espoir d'une grande récompense que le Comte lui avoit pro-

mise ; qu'il l'avoit engagée à se découvrir sous le secret au Pere ..... que c'étoit lui-même qui m'avoit amenée la veille à Paris du Couvent de Haute-Bruyere où j'étois : elle se défendit d'avoir eu connoissance des mauvais desseins du Comte sur moi, & protesta en vain à sa Maîtresse qu'elle étoit encore persuadée que le Comte n'avoit point eu de vûes criminelles dans ce qu'il l'avoit sollicitée de faire ; elle osa même me prendre à témoin de la sincérité de ses discours ; mais elle n'étoit plus ma mere, & j'étois trop indignée contre elle, & contre le Comte de Beaubourg pour trahir la vérité. La Marquise n'étoit rien moins que persuadée de son innocence : la mienne ne lui étoit pas moins

suspecte ; mais elle ne devoit pas l'être encore long-tems. « Eh
„ bien ! dit la Marquise, en se
„ tournant vers moi ! . . . vous
„ allez sans doute, ma belle
„ enfant, me confirmer toute
„ cette belle histoire, & me per-
„ suader que c'est fort innocem-
„ ment que vous êtes venue
„ ici ? . . . . Oui, Madame, lui
„ répondis-je avec plus d'assu-
„ rance que je ne m'étois flatée
„ d'en avoir ; oui, cette mal-
„ heureuse m'a trompée : elle
„ s'est dite ma mere ; le Pere . . .
„ dont elle vous a parlé, a sans
„ doute été trompé par elle,
„ puisque lui-même m'a con-
„ duite dans le précipice où je
„ me trouve : pour ce qui est
„ des vûes de M. le Comte &
„ de celles de cette femme, je

„ ne puis douter qu'elles ne fussent criminelles...... Quoi ! „ vous osez, Cecile, dit le Comte en m'interrompant....... „ Oui, j'ose, Monsieur, continuai-je : depuis la mort de M. „ le Commandeur de Beaubourg „ votre oncle, qui a eu la charité de m'élever, vous n'avez „ cessé de me persécuter...... „ Que dites-vous, ma chere enfant, reprit la Marquise ? comment ! vous seriez cette jeune „ Cecile, élevée par le Commandeur de Beaubourg, & „ dont ce traître m'a si souvent „ parlé..... Oui, Madame, lui „ dis-je avec un léger sentiment „ de honte. C'est assez, ajouta la „ Marquise ; je n'en veux pas „ sçavoir davantage : venez, ma „ chere enfant, suivez-moi ;

„ abandonnons toutes deux ce
„ monstre à ses remords. Per-
„ fide, lui dit-elle, ne te pré-
„ sente jamais à mes yeux : &
„ vous, infâme que vous êtes,
» continua-t-elle en s'adressant à
» Mademoiselle de la Riviere.....
„ que je ne vous voie jamais ;
„ j'informerai vos parens de vo-
„ tre conduite ; vous êtes bien-
„ heureuse de leur appartenir ;
„ sans cela je vous ferois punir
„ comme vous le méritez. » Je
m'étois approchée de la Mar-
quise ; le Comte voulut faire
encore quelque tentative pour
me retenir ; mais en le regar-
dant d'un air qui parut le faire
trembler, la Marquise me prit
sous le bras, & m'emmena avec
elle : nous montâmes ensemble
dans son carrosse qui étoit resté
à

à la porte, & reprîmes le chemin de son hôtel. Je lui rendis graces d'une façon si tendre de m'avoir délivrée du péril où j'étois, qu'elle en fut touchée; elle m'embrassa à plusieurs reprises, & me fit conter toute mon histoire qu'elle ne sçavoit qu'imparfaitement: je lui dis que j'avois laissé chez Madame de la Touche, dans son voisinage, quelques hardes & des papiers qui m'étoient de consequence; elle y vint elle-même, & me fit reprendre tout ce que j'avois laissé chez cette femme, qui fut apparemment si surprise de cette visite qu'elle n'attendoit pas, qu'elle n'osa s'informer de rien. Nous allâmes ensuite descendre chez la Marquise qui me fit souper avec elle, & me donna

une chambre où elle m'assura que je demeurerois autant qu'il me plairoit ; me faisant les offres les plus généreuses, si je voulois me résoudre à rester auprès d'elle. Quelque reconnoissance que je crusse lui devoir pour tant de bontés, le souvenir de ma chere sœur Agathe, que j'avois laissée dans un état si triste à Haute-Bruyére, les dangers dont je pensois que je serois sans cesse environnée dans une ville comme Paris, & même dans la maison d'une jeune veuve aussi dissipée que la Marquise de Neuville me paroissoit l'être, m'armerent contre toute la séduction de ses promesses ; je la priai de trouver bon que j'écrivisse le lendemain au Pere ... & que je fisse prier Madame Duclos de

venir me voir ; elle le trouva bon, & ordonna à un de ses gens, d'exécuter mes ordres. Lorsque Madame Duclos reçut mon message, elle avoit déja été prévenue par le Comte de Beaubourg, & elle se disposoit à venir sçavoir de mes nouvelles chez Madame la Marquise de Neuville. Je n'entrerai point dans le détail de notre conversation: quoique le Comte l'eût chargée de me faire entendre, qu'il n'avoit eu d'autre intention dans tout ce qu'il avoit fait que de m'obliger au mariage qu'il m'avoit proposé, elle n'en gémit pas moins de la persécution qu'il exerçoit sans cesse contre moi, & ne passa pas un jour sans venir me voir & me consoler pendant le peu de tems que je demeurai à Pa-

ris. Quant au Pere ....., comme on étoit entré dans la semaine sainte, ses occupations ne lui permirent pas de venir me voir; mais il m'écrivit, & me donna l'heure où je pourrois m'entretenir avec lui: j'allai le lendemain le voir avec Madame Duclos; il étoit déja instruit par ma lettre du détestable abus qu'on avoit fait de sa confiance. Il me parut inconsolable d'avoir eu le malheur de participer innocemment aux piéges qu'on avoit tendus à ma vertu; & quoique sa charité seule l'eût engagé dans une erreur qui avoit pensé causer ma perte, il se la reprochoit comme un crime, & me promit de le réparer par l'accroissement que cette avanture alloit donner à l'attachement qu'il avoit pour moi;

il se chargea du soin de me faire incessamment reconduire à Haute-Bruyere, & recommanda à Madame Duclos de ne me point abandonner, pendant que je serois à Paris. Sur la demande que je lui fis au sujet de la Comtesse de Beaubourg, il me conseilla de ne la point voir, & me défendit même de lui donner de mes nouvelles. » Puisse-t'elle ignorer, me » dit-il, les projets criminels de » son mari! la charité nous or» donne de les lui cacher; & si » elle vous sçavoit ici, il séroit » difficile qu'elle ne fût pas ins» truite tôt ou tard d'un crime, » qui lui donneroit de si vifs & » de si justes sujets de se plain» dre. »

Je demeurai encore trois jours à Paris, pendant lesquels je ne

vis que Madame Duclos & son mari ; je reprochai à celui-ci son indiscrétion, qui malgré son affection pour moi, avoit toujours contribué à mes malheurs : il reconnut le tort qu'il avoit eu de remettre au Comte de Beaubourg le certificat du Commandeur que je lui avois imprudemment donné avec mon Contrat, & qui avoit servi au Comte à dresser contre moi le plus funeste piége qu'il pût tendre à ma vertu ; en un mot, il me promit d'être plus circonspect à l'avenir, & je lui continuai ma confiance dont il s'est toujours rendu digne. Je voyois tous les matins Madame la Marquise de Neuville : elle n'avoit pas voulu que je logeasse ailleurs que chez elle, & elle sembloit prendre tous les

jours un nouvel intérêt en moi; elle me faisoit répéter tout ce que je lui avois déja dit des événemens singuliers de ma vie, & lorsque je lui parlois de tout ce que le Comte avoit fait pour me séduire, & de l'usage que j'avois fait des leçons du Commandeur & de ma raison pour me soustraire à ses poursuites, & conserver mon inocence, je la voyois tomber dans une profonde rêverie: elle n'en sortoit que pour s'écrier en m'embrassant, » ah! ma chere Cecile; que » vous êtes heureuse d'avoir re- » çu une éducation si raisonna- » ble! ..... Je suis sûre, me di- » soit-elle d'autres fois, que vo- » tre amie jouit d'une paix qui » doit vous être bien précieuse. » Rarement elle s'abandonnoit à

ces réflexions, sans laisser couler quelques larmes de ses yeux ; j'en étois d'autant plus sensiblement touchée, que je me flattois de contribuer par mes malheurs & par mes discours à rappeller dans une si belle ame le sentiment de la vertu. La Marquise de Neuville m'en devint encore plus chere, & nous en vinmes à prendre l'une pour l'autre un intérêt si tendre, que l'instant qui nous sépara, nous parut également cruel. J'y fus préparée la veille par une lettre du Pere.... qui m'ordonnoit de me tenir prête le lendemain ; elle m'annonçoit qu'un carrosse de Madame D....... viendroit me prendre, & que je partirois avec ses femmes qui avoient ordre de me remettre à Haute-Bruyere. Je ne

pus me défendre d'un mouvement de joie, en apprenant que je serois bientôt à portée d'embrasser ma chere sœur Agathe ; mais la marquise me parut si sensible à notre séparation, que je ne fus point la maîtresse de me refuser à une égale sensibilité : elle me promit de m'écrire, & me fit promettre de lui donner souvent de mes nouvelles.

Ce fut le Samedi saint que les femmes de Madame D. . . . . . vinrent me chercher avec un carosse à quatre chevaux pour me conduire à Haute-Bruyere ; je dis cette circonstance, parce qu'il se rencontra que le même postillon qui m'avoit menée de Versailles jusqu'au lieu où je fus attaquée par Monsieur le Comte de Beaubourg, conduisoit cette voiture.

Il me reconnut, & lorsque nous nous arrêtâmes à Versailles, il ne put s'empêcher de se faire reconnoître à moi, & de parler de mon avanture de la Commanderie aux femmes avec qui j'étois. Il me dit que c'étoit lui qui avoit envoyé la Maréchaussée à mon secours. Quoique cette reconnoissance me donnât occasion de le payer de ses soins, je n'en fus pas moins fâchée de voir mon avanture connue, & pendant tout le reste du chemin j'eus à répondre à cent questions que les Demoiselles mes compagnes de voyage me firent à cette occasion: je m'en tirai du mieux qu'il me fut possible, en leur laissant croire que j'ignorois par qui j'avois été arrêtée, & en leur disant que ces gens

avoient pris la fuite dès qu'ils avoient entendu arriver la Brigade que cet honnête garçon avoit avertie du danger où j'étois. Ce que j'imaginai alors se trouva conforme à ce que le Commandant en avoit publié lui-même ; on me fit mille compliments sur le bonheur que j'avois eu d'échaper à un péril si certain, & nous arrivâmes enfin à Haute-Bruyere. Ces Demoiselles m'y descendirent sans s'y arrêter. J'ose dire que mon retour y causa une joie universelle ; j'avois le bonheur d'y être aimée de tout le monde : je m'informai d'abord à tout, ce que je voyois de la santé de la sœur Agathe ; & j'eus la douleur d'apprendre qu'elle étoit retombée plus dangereusement malade

que je ne l'avois vûe avant mon départ : je courus toute effrayée chez la Prieure ; & ce fut là que j'appris des circonstances de cette cruelle rechute encore plus désespérantes pour moi. La Prieure me dit que depuis le moment où j'avois vû la sœur Agathe avant de partir, elle avoit été si bien pendant quatre jours qu'on ne doutoit plus qu'elle ne fût entiérement guerie ; que le mercredi on lui avoit remarqué quelque inquiétude ; qu'on avoit tâché de la calmer : « on me » rapporta même le lendemain, » continua la Prieure, qu'elle » s'affligeoit, & qu'elle répan» doit des larmes qu'elle s'effor» çoit de cacher ; j'allai moi» même pour essayer de la con» soler ; je mis en vain les droits

» de l'amitié en usage pour l'en-
» gager à me confier ce qui cau-
» soit sa peine, & je fus obligée
» d'employer pour lire dans son
» cœur toute l'autorité de Su-
» périeure : quoiqu'elle n'ait
» point fait de vœux, & qu'elle
» soit toujours restée libre dans
» cette maison, elle s'est fait
» un devoir si sacré d'obéir à
» toutes nos regles, qu'elle ne
» put résister à ce que j'exigeois
» d'elle à ce titre. Elle m'avoua
» donc qu'elle étoit pénétrée de
» la plus triste sensibilité de ne
» vous point voir; qu'elle ne
» concevoit pas que vous fus-
» siez assez indifférente pour el-
» le pour la négliger ainsi, tan-
» dis que toute la Communau-
» té venoit avec empressement
» se féliciter auprès d'elle de sa

» convalescence ; qu'il falloit
» absolument que vous fussiez
» malade vous-même, puisqu'el-
» le ne vous voyoit point : elle
» vouloit à toute force qu'on
» lui permît de se lever pour
» aller vous chercher elle-mê-
» me. Je crus alors, poursuivit
» la Prieure, qu'il seroit dange-
» reux de lui faire plus long-
» tems mystère de votre voya-
» ge à Paris ; mais au lieu d'ajou-
» ter foi à mon discours, & mal-
» gré le ménagement que j'ap-
» portai à lui apprendre cette
» nouvelle, elle n'y répondit que
» par un cri dont je fus effrayée
» moi-même. Hélas ! dit-elle,
» ma chère Cecile est morte :
» elle tomba sur le champ dans
» de si horribles convulsions, que
» nous crûmes toutes que ce

» moment alloit être le dernier
» de sa vie. Le médecin du Roi
» d'Angleterre l'a secourue si à
» propos, qu'il l'a beaucoup sou-
» lagée : elle recommença hier
» à répandre une grande abon-
» dance de larmes qui avoient
» été suspendues pendant plus
» de vingt-quatre heures; &
» quoique son esprit soit tou-
» jours occupé d'une espèce de
» délire, le médecin espère tout,
» & regarde ces pleurs abondan-
» tes comme son salut. Comme
» je l'ai instruit de ce qui a don-
» né lieu à cette rechute, il m'a
» conseillé de vous écrire pour
» vous engager à revenir au plû-
» tôt; & j'écrivis hier au Pere
» ..... pour cet effet: ma let-
» tre ne lui aura été rendue
» qu'aujourd'hui; mais votre

» retour la rend inutile, & je
» vous aurois déja conduite chez
» cette chere Sœur, si je n'avois
» jugé à propos que le méde-
» cin la prévint; afin d'éviter
» une autre révolution que l'ex-
» cès de sa joie pourroit ren-
» dre aussi dangereuse que la
» premiere; j'attends qu'il me
» fasse avertir. » Le discours
de la Prieure m'avoit pénétrée
d'une douleur si profonde, que
j'étois restée interdite & trem-
blante sans pouvoir m'exprimer;
ses dernieres paroles surtout
mettoient mon cœur dans une
gêne effroyable: le desir ardent
que j'avois de revoir ma chere
Agathe, étoit arrêté par la crain-
te qu'on venoit de m'inspirer;
mais de tous ces sentimens au-
cun n'eut la force de se pro-

duire ; & sans le combat qu'ils causoient dans mon ame, j'aurois eu peine à me persuader que j'existois encore. J'étois dans cet état qui approchoit de la stupidité, quand on vint dire à la Prieure qu'elle pouvoit m'envoyer à l'infirmerie de la sœur Agathe ; elle voulut m'y conduire, pour tâcher, dit-elle, de modérer encore par sa présence & par ses discours l'effet de la surprise & du saisissement qu'elle pouvoit lui causer : elle m'ordonna de ne m'approcher qu'à propos du lit de la malade ; & voulut lui parler ; mais ni ses ordres, ni sa présence ne purent m'arrêter. A ses premieres paroles je vis ma chere sœur Agathe étendre ses bras comme pour m'y recevoir ; je m'y jettai sans égard, &

je la serrai dans les miens. Nos tendres larmes furent long-tems nos seuls interprétes; tout s'attendrit autour de nous, & le sentiment dont nous étions pénétrées ma chere Agathe & moi, parut être passé dans tous les cœurs : la Prieure craignit apparemment les suites d'une entrevûe si touchante pour cette chere Sœur, elle me proposa de me retirer avec elle; mais je n'étois point en état de reconnoître sa supériorité : un sentiment plus fort que celui de l'obéissance étoit maître de tout mon cœur; j'osai résister à ses ordres, & je la suppliai de trouver bon que je n'abandonnasse plus ma chere Agathe. Le Médecin qui jugea mieux que la Prieure de l'effet de ma pré-

sence sur sa malade, approuva mon zéle, & fit même consentir cette Dame à me laisser passer la nuit auprès de ma chere Agathe. Si quelque chose eût été capable d'ajouter à la joie de mon cœur, c'eût été cette permission sans doute, & j'eus cette consolation que ma chere Agathe elle-même ne s'y opposa que foiblement, dans la crainte que j'en fusse incommodée. On prépara donc pour moi le lit que l'Infirmiere avoit fait dresser pour elle dans la chambre de la malade; on me recommanda sur-tout de la faire parler peu, & tout le monde s'étant retiré, nous restâmes seules en liberté. Nous nous abandonnâmes encore avec plus de transport à nos mutuelles caresses. « Ah!

» Ah ! ma chere Cecile, me di-
» soit cette chere sœur d'une
» voix foible...... que votre ab-
» sence m'a causé de vives in-
» quiétudes ! hélas ! elle a pensé
» me coûter la vie ; mais dites-
» moi, continua-t'elle, que la donc
» pû être le sujet de votre voya-
» ge à Paris ? Hélas ma chere
» bonne, lui répondis-je, c'est
» le Pere...qui m'y a conduite :
» vous étiez déja malade, lors-
» qu'il vint ici il y a environ
» quinze jours ; il m'apprit en
» arrivant, qu'une femme avoit
» été le trouver pour sçavoir de
» mes nouvelles ; qu'elle lui avoit
» remis quelques mémoires si
» conformes à ceux que je con-
» serve, qu'après les avoir con-
» frontés ensemble, il pouvoit
» m'assurer que cette femme

» étoit ma mere .... Votre
» mere! s'écria ma chere Aga-
» the, votre mere : ah ! ma che-
» re fille, on a voulu vous trom-
» per sans doute. Le tendre nom
de fille, que me donnoit la sœur
Agathe, pénétra mon ame. » Ah!
» ma chere mere, lui dis-je, il
» est trop vrai qu'on m'a trom-
» pée..... Que dites-vous, ma
» chere Cecile! quel nom osez-
» vous me donner ..... Hélas,
» lui répondis-je, le doux nom
» de fille vous est échappé, &
» mon cœur en a ressenti tant
» de joie, qu'il s'est laissé sédui-
» re à une erreur si chere; je vous
» ai donné sans réflexion celui
» de ma mere: eh! ne vous est-
» il pas bien dû! non, le sang au-
» roit peine à s'établir sur mon
» cœur des droits plus sacrés que

» les vôtres : non, ma chere bon-
» ne, personne au monde ne
» pourra me toucher aussi sen-
» siblement que vous venez de
» le faire, & votre cœur, en
» m'adoptant sans y penser, sem-
» ble m'avoir plus donné que le
» ciel ne peut jamais me rendre ;
» souffrez donc que je sois dé-
» sormais votre fille, & permet-
» tez-moi ...... La sœur Agathe
m'arrêta, & suspendant les lar-
mes qui couloient de ses yeux,
» ma chere Cecile, me dit-elle,
» notre tendresse mutuelle nous
» abuse ; non, nous devons nous
» refuser des noms si doux :
» croyez, ma chere Cecile, que
» je me tiendrois heureuse de
» pouvoir m'en servir à votre
» égard, & les recevoir de vous ;
» mais notre état ne peut nous

» le permettre : songez que quel-
» que bonté qu'on ait ici pour
» moi, je n'y suis qu'au rang
» des Sœurs converses ; une ten-
» dresse si marquée me rendroit
» peut-être suspecte : vous ne
» m'en aimerez pas moins ; je
» suis trop sûre de la bonté
» de votre cœur, ne me donnez
» donc ici que le titre de votre
» Bonne ; il suffit à l'affection
» que je vous porte, & m'ap-
» prenez quel nouveau piége on
» a voulu vous tendre. « Quoi-
que je fusse naturellement dis-
posée à condescendre aux moin-
dres volontés de cette chere
Sœur, je sentis une secrete peine
à me prêter à ce que sa pruden-
ce exigeoit de moi : ce tendre
nom de mere, qu'elle me dé-
fendoit de lui donner, je le trou-

vai gravé dans mon cœur dans l'instant où elle m'appella sa fille ; & les effets de son amitié pour moi m'en représentoient si bien tous les caracteres, que ce ne fut qu'avec une vive douleur que je m'arrachai à l'illusion d'une idée si chere. Je lui obéis cependant, & lui racontai tout ce qui venoit de m'arriver depuis mon départ de Haute-Bruyere : je fus souvent interrompue par ses gémissemens toutes les fois qu'elle m'entendoit prononcer les noms du Comte de Beaubourg ou de Mademoiselle de la Riviere ; elle ne pouvoit retenir son indignation, & elle l'exprimoit par les termes les plus forts : j'abregeai le récit de cette cruelle avanture dont je m'appercevois qu'elle étoit trop vivement touchée ;

touchée ; je lui parlai de l'effet qu'elle me sembloit avoit produit dans le cœur de la Marquise de Neuville, des amitiés que j'en avois reçues, & de la promesse que nous nous étions faite mutuellement de nous écrire : cette partie de ma narration calma en quelque façon la colère de ma chere Agathe, & sembla lui avoir fait oublier le reste de mon avanture. « Voyez, » me dit-elle, ma chere Cecile, » ce que peut le bon exemple, » & quel doit être l'empire de la » vertu sur les cœurs bien nés : » si le retour de cette Dame est » aussi sincere que nous devons » le croire, c'est à vous qu'elle » le doit, & vous devez le re» garder comme la plus pré» cieuse récompense que vous

» puissiez jamais recevoir de la
» pureté de vos mœurs & de
» l'innocence de votre conduite.»
Comme je m'apperçus alors que son ame étoit plus tranquille, je profitai de cette circonstance pour l'engager à prendre quelque repos; sans doute elle s'imagina que j'en avois besoin moi-même: car elle me dit qu'elle s'y sentoit plus disposée qu'elle ne l'avoit encore été, & que je pouvois me coucher, bien assurée, continua-t-elle, qu'elle n'auroit besoin de rien de toute la nuit. Je me mis au lit après qu'elle m'en eut pressée à plus d'une reprise; mais ce fut sans pouvoir m'endormir: je prêtois une attention si continuelle à ses moindres mouvemens, que le sommeil ne put s'emparer de moi.

Plus ma chere Agathe me parut être tranquille, plus j'affectai de l'être moi-même: je l'entendis soupirer deux ou trois fois pendant la nuit; je me levai aussi souvent pour lui demander doucement si elle n'avoit besoin de rien; mais je la trouvai toujours profondément endormie, & j'observai même, avec la lumiere que j'avois conservée, qu'il couloit quelques larmes de ses yeux: enfin bien persuadée qu'elle jouissoit d'un sommeil assez paisible, je m'y abandonnai moi-même, de façon qu'il étoit déja grand jour quand je fus réveillée par l'arrivée de l'Infirmiere: je me levai sur le champ, & mon premier soin fut d'aller embrasser ma chere Agathe. Le Médecin qui entra quelque tems après, la

trouva si différente de l'état où il l'avoit laissée, qu'il ne put s'empêcher de dire, en me montrant à la Prieure qui étoit venue avec lui : « Je vous l'avois bien dit, » Madame ; voilà le remede le » plus efficace aux maux de votre » chere Sœur, elle n'a plus be» soin de moi : Mademoiselle a » plus fait en une nuit, que toute » la Médecine ensemble n'eût » pû faire. « Je fus sensiblement flattée de ce discours ; mais pour abréger le mien, je dirai simplement que depuis ce moment ma chere Sœur Agathe alla toujours de mieux en mieux, & qu'elle revenoit tous les jours à vûe d'œil. Son Médecin étoit retourné à la Cour de St. Germain ; & nous reprîmes bientôt la vie commune. Il y avoit déja

long-tems que je n'avois reçu de lettres du Chevalier de Beaubourg : je le sçavois en mer, & cela augmentoit d'autant plus mes inquiétudes; ma chere Agathe étoit ma confidente, elle employoit toute sa raison pour les calmer : elle me conseilla de lui écrire dès qu'elle fut assez forte pour être censée dans la Communauté l'avoir pû faire elle-même. Je mandai au Chevalier tout le détail de mon avanture; il étoit trop éloigné pour que je craignisse rien des transports qu'elle pourroit lui inspirer contre son frere, & d'ailleurs je lui avois si bien promis d'être sincere sur tout ce qui pourroit me regarder, que je me serois fait un crime de lui cacher rien de ce qui pouvoit avoir quel-

que rapport à moi. Il y avoit quelques jours que cette lettre étoit partie, quand j'en reçus une de la Marquise de Neuville. Je ne parle ici du commerce qui s'établit entre nous, que pour prévenir mes Lecteurs sur une liaison qui contribua dans la suite à l'un des plus heureux événemens de ma vie. Cette Dame, que je crois par la même raison devoir faire connoître, n'avoit tout au plus que vingt-cinq ans; elle étoit restée veuve & sans enfans à l'âge de vingt-deux: elle étoit née d'une famille de finance, & avoit épousé le Marquis de Neuville, homme d'une condition distinguée; elle lui avoit apporté de grands biens, ainsi elle étoit demeurée fort riche. Sa figure & sa taille étoient éga-

lement nobles, la beauté & la juste proportion de tous ses traits en faisoient une belle personne; mais il résultoit de leur caractére & de leur accord une phisionomie si intéressante, qu'elle n'avoit pas besoin d'être aussi belle quelle l'étoit pour plaire. Son esprit étoit tout à la fois naïf, adroit & délicat; elle étoit avec cela vive & enjouée, peut-être jusqu'à l'étourderie cependant capable de réflexion, lorsque, moins entraînée par la dissipation du monde, elle avoit le tems de rentrer en elle même. J'ai éprouvé dans la suite la solidité de son cœur dans l'amitié. On pouvoit sans doute lui reprocher alors un peu trop d'envie de plaire à tout le monde, & peut-être ne lui manquoit-il

pour le mériter, que de s'attacher sincérement elle-même à quelqu'une de ces ames vertueuses que le sentiment seul est digne de fixer, & qui sont capables d'en donner elles-mêmes l'exemple : au reste ferme & courageuse plus qu'il n'appartient à notre sexe ; elle aimoit, & étoit capable de protéger la vertu contre les plus chers intérêts de ses passions. Je trace ici ce portrait de la Marquise de Neuville d'après des idées plus mûres que celles que j'avois alors, & telles que l'expérience du monde me les a fournies dans la suite : les lettres que je lui écrivois en réponse des siennes, demandoient aussi d'autres lumieres que les miennes, pour les rendre propres à l'effet que j'en desirois, c'est-à-

dire, utiles à sa conduite dans les différentes confidences qu'elle daignoit me faire : aussi eus-je attention de prier ma chere Sœur Agathe de me conduire dans un commerce si délicat pour une personne de mon âge ; & la sagesse des conseils qu'elle faisoit passer par mon canal à la Marquise, fit auprès d'elle tant d'honneur à mon esprit & à mon cœur, qu'elle conçut pour moi l'amitié la plus tendre & la plus constante. Je fus d'autant plus sensible à cette espece de conquête, que la Comtesse de Beaubourg sembloit m'avoir absolument oubliée ; & que je trouvois cette perte bien réparée par l'acquisition que j'avois faite du cœur de la Marquise. On aura la bonté de me passer cette courte di-

gressent sur le compte de la Marquise de Neuville, je reprens le fil de mes Mémoires.

Depuis mon retour à Haute-Bruyere, & la convalescence de ma chere Sœur Agathe, je passai près des quatre mois avec plus de tranquillité que je n'avois encore fait depuis la mort du Commandeur de Beaubourg : j'étois entrée dans ma seiziéme année ; il y avoit près de dix mois que j'étois dans le couvent, & l'on commençoit à fonder mon cœur sur la vocation que j'avois marquée pour la retraite ; comme je n'avois jamais pris cette résolution, ni avec une entiere liberté d'esprit, ni avec un goût décidé pour la solitude, jusque que les tentatives qu'on fit pour m'engager à m'y déterminer, me dé-

plurent fort. J'avois crû à la vérité ce parti nécessaire à mon repos dans le tems que le Chevalier de Beaubourg m'avoit paru inconstant, & depuis lorsque j'avois craint que l'état & la naissance de ma prétendue mere dût mettre un éternel obstacle à notre union. Mais cet obstacle ne subsistoit plus : je pouvois livrer mon imagination aux chimeres les plus flateuses ; & toutes les lettres que je recevois du Chevalier m'avoient si bien persuadée de la constance & de la solidité de ses sentimens, que je n'osois imaginer même qu'il me fût permis de tromper ses espérances. Je craignois surtout que ce ne fût la Sœur Agathe qui me procurât elle-même ces avertissemens, en me les faisant donner

adroitement par la maîtresse des Novices ; je n'avois pas la force de m'en ouvrir à elle, par la peur que j'avois qu'elle n'employât tout l'empire qu'elle avoit sur moi pour m'engager à suivre des avis qui me faisoient frémir : j'en devins plus réservée avec elle ; elle s'en apperçut, & je vis bien qu'elle en gémissoit en secret ; mais enfin les sollicitations qu'on me faisoit devinrent si fortes & si pressantes, & je comptois toujours à tel point sur sa tendresse, que je résolus d'y avoir recours.

Ce fut au sortir d'une conversation que j'avois eue avec la maîtresse des Novices : celle-ci après avoir employé pour m'engager tout ce qu'elle trouvoit sans doute de doux & d'at-

trayant dans la vie religieuse, après en avoir fait un parallele effrayant avec les dangers de la vie tumultueuse des femmes du monde, voyant que je gardois un profond & morne silence, me reprocha la dureté de mon cœur d'une façon si austére que j'en fus vivement touchée: je voulus lui remontrer que le tems d'épreuve qu'on m'avoit accordé n'étant pas fini, je ne croyois pas devoir le prévenir pour avoir peut-être dans la suite à me repentir d'avoir pris trop légerement un parti sur lequel je croyois qu'on ne pouvoit trop méditer; elle m'avoit quittée, en me disant avec aigreur, que puisque j'étois sourde aux avertissemens que le ciel me donnoit par sa voix, il falloit que mon ame endurcie fût du

nombre de celles qui étoient éprouvées. Cet effroyable pronostic m'avoit fait trembler, & j'avois les yeux baignés de larmes, lorsque j'allai trouver ma chere Agathe ; je lui exposai dans l'amertume de mon cœur ce qui venoit de se passer entre cette Religieuse & moi; & j'osai lui demander avec naïveté si elle avoit part à la persécution que j'avois éprouvée depuis quelque tems de la part de cette Dame. » Non, » ma chere Cecile, me dit-elle, » & j'ose vous assurer que Ma» dame la Prieure elle-même » blâmera ce zèle indiscret : ce » n'est pas par les voies de la » séduction ni par celles de la » crainte, qu'elle entend qu'on » s'emploie à attirer de jeunes » ames dans son cloître ; c'est

» des mains de Dieu même
» qu'elle veut les recevoir : j'ai
» souvent été sollicitée comme
» vous, & j'ai toujours trouvé
» dans celles qui ont gouverné
» ce Monastere le même esprit
» de sagesse & de désintéresse-
» ment, pour n'admettre dans
» cette maison que celles qu'el-
» les ont pû juger y être volon-
» tairement & saintement con-
» duites par un attrait particu-
» lier de la grace. Consolez-
» vous donc, ma chere Cecile ;
» & si vous voulez vous mettre
» à l'abri des poursuites de cette
» bonne Dame, adressez-vous
» à notre digne Prieure, & sans
» blamer le zele de la maîtres-
» se des Novices, exposez-lui
» seulement que vous ne vous
» sentez pas encore les disposi-

» tions intérieures, que vous
» croyez nécessaires, pour em-
» brasser sans de plus sérieuses
» réflexions le parti que cette
» bonne mere vous presse de
» prendre, croyez moi, vous au-
» rez lieu d'en être contente. «
Le discours de la sœur Agathe
rendit le calme à mon cœur ;
je suivis son conseil, & la Prieu-
re me tint exactement tout ce
que cette chere sœur m'avoit
promis. Rien ne s'opposa plus
alors à la douceur de ma vie ;
je jouissois dans le repos de tou-
te la tendresse d'une amie qui
par ses services & par ses con-
seils me devenoit tous les jours
& plus utile & plus chere ; j'en-
tretenois un commerce aimable
avec la Marquise de Neuville ;
& si quelqu'inquiétude venoit

de tems en tems troubler ma tranquillité, j'étois sûre qu'une lettre du Chevalier m'en payeroit avec usure.

Je touche à un des momens des plus intéressans de ma vie; mais avant d'y entrer, il est à propos qu'on se rappelle la dangereuse maladie de la sœur Agathe. J'ai dit que le médecin du Roi d'Angleterre ne l'avoit point quittée jusqu'à son entier rétablissement. Quelque tems après qu'il fut retourné à Saint Germain, le Comte de Midleton qui, tout Protestant qu'il étoit, étoit demeuré fidele au Roi Jacques, vint deux ou trois fois voir la sœur Agathe à Haute-Bruyere. Ces visites augmenterent la considération qu'on avoit pour elle; mais en même tems

elles éveillerent ma curiosité. Ce Comte voyoit aussi la Prieure; mais il restoit ordinairement deux heures entieres tête à tête avec la sœur Agathe: cela me fit penser, comme à toutes les Religieuses, que cette sœur étoit une personne extraordinaire, & j'avoue que je mourois d'envie de savoir par quel intérêt elle étoit liée avec ce Seigneur; mais comme elle affectoit de ne point me parler de lui, je n'osai lui faire sur cela aucunes questions. Enfin au commencement du mois de Septembre Monsieur de Schelton, autre Anglois attaché au Roi Jacques, vint avec un carrosse de ce Prince pour prendre ma chere sœur Agathe, & pour la conduire à Saint Germain. Je ne puis exprimer quel-

les furent mes allarmes ; je crus que j'allois être séparée d'elle pour jamais : elle eut pitié de l'état où elle me vit ; il sembloit en effet qu'on m'arrachoit l'ame. Mes larmes la pénétrerent au point, qu'elle ne put s'empêcher d'en verser elle-même ..... Ma » chere Cecile, me dit-elle en » m'embrassant avec tendresse... » ne vous allarmez point ; le » voyage que je fais est peut-» être nécessaire à notre com-» mun bonheur, & il ne sera » pas long. » Elle n'eut pas la force de me rien dire de plus, & me laissa aussi désespérée que si j'avois été certaine de la perdre pour toujours : le peu de mots qu'elle m'avoit dit en partant, me furent cependant d'un grand secours dans mon affic-

tion. M. de Schelton nous avoit appris, que le Roi d'Angleterre étoit tombé depuis quelques jours dans des foiblesses qui paroissoient annoncer sa fin prochaine; dans ces circonstances il avoit voulu voir la sœur Agathe: je me persuadai que cette Sœur devoit être une personne considérable de la Cour d'Angleterre, puisque ce Prince demandoit à l'entretenir dans ces derniers momens; & me rappellant alors ce qu'elle venoit de me dire, j'en concevois les plus douces espérances: je me flatois qu'elle alloit être sans doute rétablie dans les honneurs dûs à sa naissance; mon peu d'expérience & de connoissance des affaires du monde me laissoit penser qu'un Roi, tout exilé qu'il

étoit, pouvoit les lui rendre, & je croyois avoir raison de compter que sa tendre amitié me les feroit partager. Si la Sœur Agathe fit évanouir à son retour ces idées de grandeur dont je m'étois flatée pour elle, elle m'apprit au moins que je ne m'étois pas trompée sur ses sentimens; elle nous apporta la nouvelle de l'extrémité où étoit le Roi Jacques: la Communauté fit des prieres, que ce Prince avoit engagé la Sœur Agathe à demander pour lui; & peu de jours après nous apprîmes sa mort. L'affliction de cette chere Sœur fut si douloureuse & si amere, que comme c'étoit particulierement dans mon sein qu'elle se plaisoit à la répandre, il me fut aisé de ju-

» ce de cette nature eût dû
» contribuer à votre bonheur,
» je n'aurois pas attendu si tard
» à vous la faire ; mais non,
» ma chere Cecile : je connois
» la bonté de votre cœur, vous
» en seriez moins heureuse ; de
» grace dispensez-moi de vous
» dire des choses qui doivent
» éternellement rester ensévelies,
» si le sort ne cesse point de me
» persécuter : je ne pourrois
» vous les découvrir sans me
» trahir peut-être moi-même
» sur les intérêts de personnes
» qui me sont cheres. Ne
» croyez pas, je vous prie, que
» ce soit le défaut de confian-
» ce qui me force à me taire ;
» un jour viendra peut-être
» que vous avouerez que vous
» n'aviez à me reprocher qu'un
» excès

» excès de délicatesse, dont vo-
» tre tranquillité est le seul ob-
» jet. »

J'insistai envain : l'heure qui nous obligea de nous séparer, autorisa encore la discrétion de la Sœur Agathe : dans le moment que j'étois peut-être sur le point de vaincre sa résistance ; mais ce qu'elle venoit de me dire, bien loin de me faire départir de mon projet, donna de nouvelles armes à ma tendresse ; je me reprochai que sans doute ma sensibilité pour ma chere Agathe n'étoit pas au point, où la connoissance de ses malheurs devoit la faire parvenir, puisqu'elle craignoit de me les apprendre ; je regardai sa retenue & cette délicatesse dont elle m'avoit parlé, comme un vol qu'elle

faisoit à mon cœur : c'étoit en effet lui dérober les seules richesses qu'il connût, que de lui refuser une nouvelle source de sentimens.

Je me proposai donc de ne pas laisser échapper la premiere occasion que j'aurois de m'entretenir avec ma chere Agathe, pour lui arracher un secret que je me repentois d'avoir respecté trop long-tems : elle ne tarda pas à s'offrir ; & dès le lendemain j'allai la trouver dans un de ces momens, où elle avoit coûtume de se retirer seule pendant quelques heures, ce qu'elle faisoit encore plus assiduement depuis son retour de St. Germain.

» Eh bien, ma chere bonne, » lui dis-je..... Serez-vous tou-

» jours triste & inéxorable ? re-
» fuserez-vous à mon cœur de
» lui faire mieux connoître l'ob-
» jet de sa tendre amitié ? Elle
voulut en vain m'opposer de nouvelles raisons pour s'en défendre ; en vain elle employa le souvenir de ce qui m'étoit le plus cher au monde, pour me distraire du projet qui m'avoit conduite chez elle : mon obstination, ou plutôt ma persécution fut si forte, qu'elle consentit enfin à se rendre en partie à ce que je désirois de sa complaisance.

» A quoi m'exposez-vous, ma
» chere Cecile, me dit-elle ? vous
» voulez donc que je vous ré-
» vèle des choses que j'avois fait
» vœu de tenir éternellement ca-
» chées, & qui seroient demeu-
» rées dans un entier oubli, si

» ma derniere maladie ne m'a-
» voit réduite à craindre une
» mort prochaine ? Dans cet
» état, j'ai crû devoir confier
» mon sort au Médecin de no-
» tre feu Roi. Dieu m'est té-
» moin que je n'ai été portée
» à me faire connoître à lui, ni
» par une sotte vanité, ni par
» le mouvement d'aucun inté-
» rêt personnel ; c'en est un plus
» tendre qui m'avoit guidée
» dans la confidence que j'ai
» crû lui devoir faire. Au reste,
» ma chere Cecile, puisqu'il
» m'est impossible de vous re-
» fuser, j'exige au moins de vous
» que vous ne portiez point vo-
» tre curiosité au-delà des cho-
» ses qu'il m'est permis de vous
» apprendre ; je vous en dirai
» assez pour vous faire connoî-

„ tre ce que j'ai été, & pour
„ vous engager à me plaindre:
„ cela doit vous suffire pour le
„ présent, ma chére Cecile; si
„ les bontés que notre Monar-
„ que a eues pour moi avant
„ sa mort, ont un jour leur ef-
„ fet, je pourrai vous faire une
„ confidence plus entiére. „ J'ac-
ceptai ses conditions, & m'étant
assise auprès d'elle, je l'écoutai
avec trop d'attention pour avoir
jamais perdu le souvenir des dis-
cours qu'elle me tint.

HISTOIRE de la Sœur Agathe.

JE suis née en Angleterre dans la huitiéme année du rétablissement du Roi Charles II. sur son Trône, & d'une famille, j'ose le dire, aussi illustre que malheureuse. Milord Carington, mon pere, y tient encore aujourd'hui un rang considérable, ainsi que mon frere qui est plus jeune que moi de quelques années; nous avons été l'un & l'autre élevés dans les erreurs de Calvin, & mon pere malgré son zéle ardent pour le Calvinisme qu'il a toujours appellé la religion de ses peres, n'en fut pas moins at-

taché au Roi Charles, tant qu'il a vécû, quoiqu'il fût persuadé que ce Prince étoit Catholique en secret. Le Duc de Montmouth, l'auteur de toutes nos disgraces, étoit fils naturel du Roi Charles; mon frere avoit été placé fort jeune auprès de lui: le Duc dont le caractére étoit entreprenant, & qui se flatoit de pouvoir régner un jour, mit enfin le Roi son pere dans la nécessité de publier une proclamation contre lui pour le faire arrêter: mon peré eut assez de crédit pour remettre ce fils ambitieux en grace avec son pere; mais il jouit peu de cette faveur, de nouveaux excès le firent bannir de la Cour; mon frere qui lui étoit attaché, le suivit en Hollande où il se retira; & mon

pere qui s'étoit malheureusement lié avec cet esprit factieux, fut encore contraint par des raisons plus fortes d'épouser ses intérêts à la mort du Roi Charles. A peine le Roi Jacques II. que nous venons de perdre, fut-il proclamé pour régner après son frere, que le Duc de Montmouth fit une invasion en Angleterre, poussé à cette entreprise par le Comte d'Argile, auquel ma famille étoit liée par les noeuds du sang, & plus encore par ceux de l'amitié.

Le zèle aveugle de mon pere pour sa secte, la confiance du Duc, l'intimité qui étoit entre lui & le Comte d'Argile, la profession publique que Jacques venoit de faire de la Religion Catholique, tout s'arma dans le

cœur de celui qui m'avoit donné la naissance contre la fidélité qu'il devoit à son Roi ; il entra donc dans le projet injuste & téméraire de détrôner son légitime Souverain pour faire couronner un usurpateur : vous sçavez peut-être, ma chere Cecile, le peu de succès qu'eut cette sédition criminelle ; trois mois se passerent à peine depuis qu'elle avoit été formée, jusqu'au moment qui la vit s'éteindre par l'exécution de ses coupables chefs. Le Comte d'Argile le fut le premier à Edimbourg, capitale d'Ecosse ; & le Duc de Montmouth ne tarda pas à l'être lui-même à Londres. Vous serez étonnée sans doute que dans le tems même de ces sanglantes catastrophes ; je fusse restée à Londres

avec ma mere ? Le grand attachement qu'elle avoit pour son mari auroit dû faire trouver sa conduite extraordinaire ; mais il s'en falloit bien qu'elle participât à ses injustes projets : née d'un sang trop dévoué à son Roi, elle ne put consentir à abandonner la Cour, pour suivre mon pere dans les criminelles démarches dont elle déploroit en secret l'injustice ; elle n'étoit déja que trop touchée de voir que mon frere y fût engagé : elle eut donc assez de courage, malgré toute sa tendresse, pour résister aux sollicitations de mon pere. Mais ce qu'elle n'avoit pas voulu faire dans le tems qu'il se préparoit, disoit-il, un sort glorieux par les illégitimes conquêtes qu'il méditoit, elle osa l'en-

treprendre pour lui ſauver la vie, & pour l'accompagner dans l'exil qu'il fut obligé de s'impoſer à lui-même. Comme c'eſt ici que commence l'hiſtoire de mes malheurs particuliers, je dois avant toutes choſes vous prévenir ſur un point eſſentiel à mon hiſtoire. Non ſeulement ma mere ne m'avoit jamais paru auſſi ennemie de la Religion Catholique que mon pere; elle m'en parloit même ſouvent avec précaution à la vérité, mais pourtant avec aſſez de confiance pour me laiſſer juger qu'elle l'eſtimoit au fond de ſon cœur: cependant élevée dans le Calviniſme, elle en faiſoit profeſſion; & je n'ai jamais douté que ſon amour pour mon pere ne l'y retînt plus que ſes propres lumieres.

Après cela, ma chere Cecile, permettez-moi de reprendre les choses d'un peu plus haut.

Dès que Jacques II. fut couronné Roi d'Angleterre, plusieurs François, gens de qualité, qui l'avoient connu en France, profiterent de l'Ambassade du Maréchal de Lorges que Louis XIV. avoit envoyé pour le complimenter sur son avenement à la couronne, pour venir eux-mêmes l'en féliciter à la Cour de Londres. Le Comte de Limeuil y étoit arrivé quelque tems avant le Maréchal, & n'eut bien-tôt plus d'autre maison que la sienne. Le Comte étoit sans contredit le mieux fait & le plus aimable de tous ceux que le désir de voir l'Angleterre avoit amenés à la suite du Maréchal : hé-

las, au moment que je vous parle, ma chere Cecile, tous ses traits me sont encore présens. Je n'avois que dix-sept ans alors, & le Comte en avoit à peine vingt-deux; nous nous voyons tous les jours chez la Reine: les louanges du Comte, ou peut-être sa galanterie toute seule, ainsi qu'il n'est que trop ordinaire à ceux de sa nation, me fit sans doute illusion; mais hélas! il me persuada si bien de l'effet de mes prétendus charmes sur son cœur, qu'il fit une impression bien vive & bien dangereuse sur le mien, & je crus alors pouvoir compter également sur l'ardeur & sur la sincérité des sentimens qu'il marquoit avoir pour moi. Il avoit déja trouvé le moyen de me parler plus d'une fois de sa

passion, sans que j'eusse jamais voulu faire semblant de l'entendre: enfin un soir qu'on jouoit chez la Reine, & que ma mere étoit occupée au jeu, il se plaignit à moi, d'une façon si tendre & si soumise du mépris dont il m'accusoit de payer son amour, que je crus pouvoir l'assurer, sans me compromettre, que j'étois fort éloignée de mépriser les sentimens qu'il prenoit pour moi, & que je m'en serois même tenue honorée, s'ils avoient eu l'aveu de mes parens. Mon pere & mon frere étoient absens, comme je vous l'ai dit, & tous deux engagés dans la faction du Comte d'Argile en faveur du Duc de Montmouth; je n'avois à Londres que ma mere à qui le Comte de Limeuil pût s'adresser: il me

demanda la permiſſion de le faire; & dès le ſoir même il prit le prétexte de lui donner la main juſqu'à ſon équipage, pour avoir occaſion d'en obtenir la liberté de venir nous voir: elle lui fut accordée, & il ne tarda pas à en profiter; il s'ouvrit à ma mere des deſſeins qu'il avoit pour moi: ſa propoſition fut écoutée avec politeſſe, & reçue avec reconnoiſſance. Ma mere me déclarra elle-même en particulier que l'alliance du Comte, dans les circonſtances où elle ſe trouvoit, nous ſeroit peut-être une reſſource néceſſaire pour nous aſſurer une retraite en France, dont mon pere lui-même ſeroit trop heureux de pouvoir profiter, ſi le Duc de Montmouth venoit à échouer dans ſon entrepriſe. „

comme nous devions l'espérer. Cette partie de sa prédiction ne tarda pas à s'accomplir : nous apprimes coup sur coup la défaite du Comte d'Argile, son exécution & l'entiere déroute du Duc, qui deux jours après la bataille qu'il venoit de perdre, fut trouvé caché dans un fossé, arrêté & conduit à la Tour de Londres : il n'y fut pas longtems, sans payer lui-même de sa tête le crime qu'il avoit commis ; & ce ne fut qu'après avoir signé un acte, par lequel il déclaroit qu'il n'y avoit jamais eu de Mariage légitime entre le Roi Charles & sa mere. Après ce grand exemple de la sévérité du Roi Jacques contre la témérité des coupables, il établit des Juges, ausquels il ordonna de faire les

plus rigoureuses recherches des complices du Duc, & d'en faire une punition exemplaire. Vous sentez, ma chere Cecile, dans quelle affreuse inquiétude une pareille commission, confiée à des hommes cruels dut nous jetter ma mere & moi par rapport à mon pere & à mon frere même, quoique celui-ci fût resté en Hollande à cause de sa grande jeunesse: mon pere avoit eu le bonheur d'échaper aux armes du Roi, & à la recherche exacte qu'on faisoit de tous les partisans du Duc; mais ma mere & moi nous n'avions pas moins lieu de craindre, qu'il ne tombât enfin dans les mains de ceux qui étoient dépositaires de la vengeance publique: jugez combien notre terreur dut s'augmenter, lors-

que ma mere appprit, par un billet de son mari, qu'il avoit osé venir déguisé dans la ville même de Londres, & qu'il s'y tenoit caché dans la maison d'une femme nommée Elizabeth Gaunt, chez laquelle il pressoit ma mere de venir le trouver seule. Ma mere comptoit trop sur ma discrétion & sur l'intérêt que j'avois à garder le silence, pour me cacher ce secret; & comme nous avions coutume d'aller plus assiduement que jamais à la Cour, ma mere m'ordonna de m'y rendre & de l'y excuser sous le prétexte de quelqu'indisposition, tandis que se déguisant elle-même, elle iroit au rendez-vous que mon pere lui faisoit donner.

Quoique j'eusse été déja quel-

quefois ſeule chez la Reine, je ſentis une horreur ſecrette en exécutant l'ordre que ma mere m'avoit donné de m'y rendre : un petit accident, qui arriva à ſon équipage en m'y conduiſant, me retarda, & me cauſa un nouveau trouble. Je ne pus m'empêcher de le regarder comme un pronoſtic fâcheux ; cependant ma crainte ſe diſſipa par l'accueil que la Reine daigna me faire. Elle me demanda pourquoi ma mere ne m'avoit pas accompagnée : je lui répondis, comme nous en étions convenues, qu'elle s'étoit trouvée mal, & avoit été obligée de ſe mettre au lit. » Hélas ! me dit cette » Princeſſe avec bonté : car elle en avoit toujours eu beaucoup pour ma mere & pour moi. ....

» je connois le bon cœur de Mi-
» leidy ; la pauvre Dame est bien
» pardonnable d'avoir des cha-
» grins au milieu de l'allégresse
» publique, & je vous assure que
» je la plains «. Ce discours de la
Reine me fit verser quelques lar-
mes : elle s'en apperçut ; & me
donnant sa main que je baisai,
elle continua de me parler ainsi :
» Consoles-toi, ma chere fille,
» ton attachement m'est con-
» nu, & je ne t'abandonnerai
» point «. Je n'osai repliquer : el-
le se leva, & l'on commença les
parties de jeu dont j'étois ordi-
nairement dispensée. Il y avoit
près de deux heures que j'étois
chez la Reine, étonnée de n'y
point voir le Comte de Limeuil,
& j'étois sur le point de retour-
ner chez moi, quand je le vis ar-

river d'un air qui me parut agité : il eut pourtant assez de prudence pour faire d'abord sa cour à la Reine ; mais comme elle étoit occupée d'une grosse partie, il eut bientôt la liberté de venir me joindre. » Mademoi» selle, me dit-il en secret, ne » restez pas ici plus long tems ; » j'ai des choses de la derniere » conséquence à vous appren» dre, & je vais vous suivre. « Vous imaginez bien, ma chere Cecile, en quelle horreur me jetta ce discours : je m'approchai sur le champ de la Reine, pour lui demander la permission de retourner auprès de ma mere. » Cela est trop juste, me » dit cette Princesse : allez, ma » fille ; & vous, Monsieur le » Comte, poursuivit-elle en s'a-

dressant au Comte de Limeuil qu'elle apperçut, & dont elle connoissoit l'attachement pour moi, » puisque vous ne faites » rien, conduisez Mademoiselle. Il me donna la main, & je partis tremblante. » Qu'avez-vous à » m'apprendre, Monsieur, lui » dis-je, & quel malheur venez-» vous donc m'annoncer..... » Un cruel, me répondit-il; » Monsieur votre pere est à Lon-» dres, on le sçait: le Roi vient » de donner les ordres les plus » séveres pour le faire arrêter; » je viens d'en être trop infor-» mé: gardez-vous, Mademoi-» selle, de retourner à son hôtel. » Hélas! il y va peut-être de vo-» tre vie: acceptez l'asyle que je » m'expose à vous offrir; ren-» voyez votre carrosse, & vous

» laissez conduire par mes gens :
» ce ne sera pas chez le Maré-
» chal qu'on viendra vous cher-
» cher ; & j'ai tout disposé pour
» que vous y soyez en sûreté... «
Je voulus résister à une proposition si étrange ; mais le Comte ne me donna pas le tems de la combattre.... » Vous me per-
» dez, Mademoiselle, & vous
» vous perdez vous-même, con-
» tinua-t'il, si vous ne profitez
» de cet instant : la délibération
» est inutile ; & je suis résolu à
» me perdre pour vous, si vous
» ne consentez au seul parti qui
» peut nous sauver tous deux. «
L'état où je me trouvai étoit trop violent pour me permettre aucune réfléxion ; le Comte m'étoit cher sans doute, & pourquoi ne l'avouerois-je pas ? Son

danger eut peut-être plus de part que mes autres craintes ; je ne dirai pas à ma résolution, car j'étois incapable d'en former aucune, mais au peu d'opposition que j'apportai à la sienne : il fallut donc me soumettre au parti qu'il me proposoit, comme nécessaire, & comme l'unique qui me restât à prendre. Il me dit qu'il étoit à propos qu'il retournât à la Cour auprès de la Reine, tant pour ôter tout soupçon, que pour être mieux informé de ce qui se passeroit ; & me promit qu'il ne tarderoit pas à venir m'en rendre compte ; suivant son conseil, je montai d'abord dans mon carrosse ; mais à cent pas de la Cour, j'en descendis, & pris une chaise qui me conduisit à l'Hôtel du Maréchal de Lorges.

Lorges : j'y entrai voilée, comme le Comte me l'avoit recommandé, & je fus conduite dans un appartement ſecret & éloigné dont il pouvoit diſpoſer, ſuivant les ordres qu'il en avoit donnés ; on m'enferma ſans lumieres dans une chambre, où j'eus enfin le tems de faire les plus cruelles réflexions. La premiere idée qui vint ſe préſenter à mon eſprit, ce fut celle du péril de mon pere & de ma mere elle-même : je ſçavois que ſon amour l'avoit fait voler auprès de lui ; j'accuſois d'imprudence un mouvement de tendreſſe qui avoit pû ſervir à le faire reconnoître, & qui les envelopperoit tous deux dans une diſgrace certaine : je me reprochai alors le ſoin que j'avois pris de mes jours,

en acceptant l'asile que le Comte m'avoit offert; moins sensible à la honte qu'une telle retraite pouvoit répandre sur ma vie, j'en trouvois assez dans ce que la crainte qu'on m'avoit inspirée pour moi-même me faisoit faire, & je croyois mon honneur plus blessé par cette espece d'abandon des miens, que par la démarche inconsidérée dans laquelle je m'étois laissée entraîner. Cette pensée accablante me fit tenter de sortir de la chambre où l'on m'avoit laissée; mais ce fut envain: j'étois prête à employer le bruit & la force pour obliger les gens du Comte à m'ouvrir; mais je l'avouerai à ma honte, l'image terrible d'une mort ignominieuse, à laquelle j'allois peut-être m'exposer en

me livrant aux ennemis de mon pere, m'effraya & me retint : je trouvai même une eſpece de conſolation dans la violence qu'on faiſoit aux mouvemens de ma tendreſſe pour mes parens ; je me fis illuſion juſqu'à ce point, que je croyois rendre juſtice à mes ſentimens, en me diſant à moi-même que s'ils euſſent été en liberté, j'aurois eu le courage d'affronter toutes ſortes de périls, pour aller partager ceux de ma malheureuſe famille. Je me flatois ſans doute ; & je crois, ma chere Cecile, que l'amour de la vie eſt un ſentiment trop naturel & trop fort en nous, pour ne pas avouer qu'il fut peut-être le motif ſecret qui ſuſpendit mes efforts, & me fit attendre avec moins d'impa-

tience le retour du Comte de Limeuil. Je l'attendis long-tems uniquement occupée de mes larmes & de mes douloureuſes penſées ; il étoit même aſſez avant dans la nuit, lorſque le Comte vint enfin me trouver. Il entra ſeul dans la chambre où j'étois ; la conſternation étoit peinte ſur ſon viſage, quoiqu'il parût fort échauffé & dans le déſordre d'un homme qui s'eſt donné de grands mouvemens. » Eh-bien, » Monſieur, lui dis-je, eſt-ce la » mort que vous m'apportez? » Non, Mademoiſelle, me ré» pondit-il, j'ai des malheurs à » vous apprendre ſans doute ; » mais les jours de Monſieur » votre pere & ceux de Mada» me votre mere ſont en ſureté. » A ces mots, ma chere Ce-

cile, j'oubliai tout jusqu'à la bienséance ; le transport de ma joie fut tel, que sans aucun égard pour moi-même, j'embrassai le Comte avec une tendresse extrême : » Ah, mon cher » Comte, lui dis-je.... s'il n'y » a plus à craindre que pour » moi, je suis trop heureuse ; » laissez-là mes propres mal- » heurs, & me dites par quel heu- » reux hazard mon pere & ma » mere sont hors du péril qui » les menaçoit......... Je vais » vous l'apprendre, Mademoi- » selle ; mais permettez, con- » tinua le Comte, pour que je » puisse vous instruire en liber- » té & par ordre de tout ce qui » s'est passé depuis que vous êtes » sortie de chez la Reine, que » je vous sollicite de prendre

« quelque nouriture & même
» quelques heures de repos :
» vous devez avoir beſoin de
» l'un & de l'autre, & vous ne
» devez plus ſonger à quitter
» l'aſile que j'aï été aſſez heu-
» reux de pouvoir vous offrir,
» que pour en accepter un plus
» ſûr dans ma patrie..... Non,
» Monſieur; le ſeul ſecours, dont
» j'aye actuellement beſoin, lui
» dis-je, c'eſt d'être exactement
» informée que mon pere &
» ma mere ſont abſolument
» hors de danger : à l'égard de
» la retraite que vous m'offrez
» en France, je n'ai rien à vous
» répondre ſur cet article, que
» je ne ſçache en quel lieu je
» pourrai rejoindre mes pa-
» rents, ou que je n'aye reçu
» d'eux des ordres qui ſont &

» qui doivent être les loix de
» toutes mes démarches ; je n'en
» sens pas moins tout ce que je
» vous dois, &..... » Le Comte
ne me donna pas le tems d'achever. » Mademoiselle, interrompit-il, ce que je vous propose est conforme à ces loix
» qui me sont & me seront toujours aussi respectables qu'à
» vous-même ; & ce que j'ai à
» vous apprendre va peut-être
» vous prouver que ce parti
» vous devient nécessaire......
» Voyons donc lui dis-je. » Je lui prêtai attention & le Comte me parla ainsi. . . . . .

» Aussi-tôt que je vous ai eu
» quittée, Mademoiselle, j'ai retourné chez la Reine ; elle m'a
» d'abord plaisanté sur ce que
» je n'avois pas eu la politesse

» de vous conduire jusques chez
» vous ; comme vous sçavez
» qu'elle me badine quelquefois
» sur la passion que j'ai marquée
» pour vous, elle m'a reproché
» de n'avoir pas sçû me préva-
» loir des ordres qu'elle m'avoit
» donnés, pour avoir occasion
» de vous entretenir plus long-
» tems. J'étois si charmé de lui
» voir prendre le change sur ce
» qui venoit de se passer, que
» j'ai osé lui dire avec un air
» d'entiere liberté, que je mé-
» ritois peu le reproche d'une
» faute dont j'aurois été assez
» puni, si le desir de lui faire ma
» cour ne me l'avoit fait com-
» mettre : je me suis tenu quel-
» que tems près de cette Prin-
» cesse, & me suis interessé au
» jeu, comme si je n'eusse eu

» alors en tête d'autre occupa-
» tion que celle du gain consi-
» dérable que j'ai fait en divers
» paris, quoique j'attendisse avec
» impatience la fin de toutes les
» parties pour avoir occasion de
» me retirer : dans ce moment,
» le Roi est entré dans l'appar-
» tement de la Reine ; & après
» avoir examiné tous ceux qui
» y étoient, il a demandé si Ma-
» dame votre mere & vous n'y
» aviez point paru. La Reine a
» répondu qu'elle vous avoit
» vûe, mais que vous étiez re-
» tournée près de votre mere
» qui étoit incommodée : à ce
» discours le Roi a dit quelques
» mots en particulier à la Reine ;
» elle s'est levée pour le suivre
» dans un cabinet, & m'a dit de
» ne pas m'éloigner, qu'elle au-

„ roit tout-à-l'heure quelque
„ chose à me dire : il m'a fallu
„ rester, malgré l'impatience
„ que j'avois de venir vous re-
„ joindre. Enfin le Roi est sorti,
„ & la Reine a ordonné qu'on
„ me fît entrer dans son cabi-
„ net ; je vous l'avouerai, Ma-
„ demoiselle, tout mon sang
„ s'est glacé. Comte de Limeuil,
„ m'a dit cette Princesse, dites-
„ moi la vérité ; Mileidy Ca-
„ rington ne vous a-t-elle rien
„ dit, lorsque vous l'avez con-
„ duite à son carrosse ? J'ai as-
„ suré à cette Princesse que
„ vous ne m'aviez tenu que les
„ propos d'une politesse ordi-
„ naire. Eh bien, a-t-elle con-
„ tinué, apprenez que Milord
„ Carington est ici ; on le cher-
„ che, & peut-être est-il actuel-

„ sement arrêté : vous sçavez
„ son crime ; sa femme & sa
„ fille n'y ont point trempé, &
„ je ne vous cacherai point que
„ je les plains l'une & l'autre :
„ cependant je crains d'avoir
„ été trompée par la fille de
„ Milord, & qu'elle ne se soit
„ retirée de si bonne heure, que
„ dans le dessein d'aller trouver
„ son pere ; peut-être sa mere
„ elle-même se sera-t-elle expo-
„ sée à le voir, & n'a feint une
„ indisposition que pour mieux
„ cacher une démarche qui la
„ rendroit elle-même criminelle.
„ Allez, Comte, m'a-t-elle dit
„ d'un ton absolu, allez les trou-
„ ver, & leur dire, de ma part,
„ que je leur ordonne de se
„ rendre incessamment auprès
„ de moi : vous reviendrez me

„ rendre compte de la commis-
„ sion pour laquelle j'ai cru pou-
„ voir me fier à vous ; mais sur-
„ tout ne revenez point sans
„ m'apprendre de leurs nouvel-
„ les. A cet ordre j'ai volé chez
„ vous, Mademoiselle : je croyois
„ y trouver Madame votre me-
„ re, & j'espérois l'engager à
„ venir vous prendre ici pour
„ vous ramener chez la Reine ;
„ jugez quelle a été ma surprise,
„ lorsque demandant à lui par-
„ ler de la part de cette Prin-
„ cesse, on a été obligé de m'a-
„ vouer qu'il y avoit plus de
„ quatre heures qu'elle étoit sor-
„ tie : j'ai cru devoir feindre
„ en demandant à vous voir
„ vous même ; mais un domes-
„ tique m'a répondu les lar-
„ mes aux yeux, que vous aviez

„ quitté votre carroſſe, & que
„ vous étiez montée ſans ſuite
„ dans une chaiſe, qu'on igno-
„ roit où cette chaiſe vous avoit
„ conduite ; cette réponſe m'a
„ cauſé une vraie joie. Je ne m'en
„ ſuis pas tenu-là, continua le
„ Comte : « car, ma chere Cé-
cile, je vous rends fidelement le
diſcours qu'il me tint alors, &
je l'ai toujours trop préſent à la
mémoire, pour en avoir perdu
les moindres circonſtances : il
pourſuivit donc ainſi. » Au ſor-
„ tir de chez vous j'ai été dans
„ quelques caffés voiſins : on y
„ parloit confuſément de votre
„ fuite avec Madame votre me-
„ re ; ce n'étoit point aſſez pour
„ moi : j'ai couru du côté du
„ Port, ſans y pouvoir rien ap-
„ prendre ; enfin, j'ai été chez

„ Milord Stafford, que j'ai vû
„ souvent chez Madame votre
„ mere : je l'ai trouvé instruit
„ de l'ordre cruel donné con-
„ tre Monsieur votre pere; après
„ avoir gémi avec moi de vo-
„ tre infortune, il m'a avoué
„ qu'il soupçonnoit une femme
„ nommée Elizabeth Gaunt,
„ d'avoir donné retraite à Mi-
„ lord votre pere, & qu'il n'a-
„ voit point voulu paroître à
„ la Cour pour n'être point obli-
„ gé de déclarer sur cela ses
„ conjectures: j'ai sçu tirer adroi-
„ tement de lui la demeure de
„ cette femme, & je m'y suis
„ fait conduire; mais quel hor-
„ rible spectacle pour moi, Ma-
„ demoiselle! j'ai trouvé la mai-
„ son de cette femme entourée
„ de Gardes; tous mes sens se

„ sont glacés d'effroi, je suis
„ descendu de ma voiture, &
„ me suis mêlé avec la popu-
„ lace curieuse ; j'ai demandé
„ pour quel sujet la Garde as-
„ siégeoit cette maison : je crai-
„ gnois que Monsieur votre pe-
„ re n'y fût encore caché, com-
„ me Milord Stafford l'avoit
„ soupçonné ; mais je n'ai pas
„ été long-tems dans cette in-
„ quiétude : après les perquisi-
„ tions exactes qu'on avoit fai-
„ tes dans la maison de cette
„ femme, je l'ai vû traîner elle-
„ même en prison, & le bruit
„ s'est répandu qu'elle avoit fa-
„ cilité l'évasion de Milord, &
„ que Madame votre mere &
„ vous, Mademoiselle, l'aviez sui-
„ vi, & que vous aviez pris tous
„ trois la route de la Province

„ de Suffolk à la faveur de la
„ nuit; on ajoutoit que vous de-
„ viez vous embarquer à l'em-
„ bouchure de la Sture pour paſ-
„ ſer en Hollande. Comme j'a-
„ vois déja conſommé beaucoup
„ de tems dans ces différentes
„ recherches, j'ai cru devoir re-
„ tourner auprès de la Reine qui
„ m'attendoit avec impatience;
„ je lui ai rendu un compte
„ exact de tout ce que je venois
„ d'apprendre : je l'en ai trou-
„ vée auſſi inſtruite que moi, ce
„ qui n'a ſervi qu'à faire valoir
„ ma ſincérité auprès de cette
„ Princeſſe; elle m'a paru plus
„ touchée de votre part que de
„ la fuite du Milord & de ſa fem-
„ me : elle eſt ſur-tout offenſée
„ de penſer que vous n'êtes ve-
„ nue vous montrer à la Cour,

„ que pour la mieux tromper ;
„ & cet artifice, m'a-t-elle dit,
„ vous rend à ses yeux plus cou-
„ pable que votre pere lui-mê-
„ me. Quoiqu'elle ne m'ait rien
„ dit des mesures qu'on a prises
„ pour suivre le Milord de près
„ & pour l'arrêter, s'il est possi-
„ ble, elle m'en a fait assez en-
„ tendre, en m'assurant que vous
„ ne lui échapperiez pas aussi fa-
„ cilement que vous l'aviez pen-
„ sé. Ce sont les sentimens dans
„ lesquels je viens de la quitter ;
„ mais, Mademoiselle, que vo-
„ tre effroi cesse, poursuivit le
„ Comte de Limeuil : en sortant
„ du Palais un inconnu est venu
„ m'aborder, en m'appellant par
„ mon nom. Monsieur, m'a-t'il
„ dit, je suis chargé de vous re-
„ mettre ce billet ; ne craignez

„ rien : les personnes pour qui
„ vous vous intéressez, seront
„ en sûreté en Hollande avant
„ qu'on ait pû découvrir la
„ route qu'ils ont prise ; au mo-
„ ment que je vous parle, ils
„ sont peut-être déja loin de la
„ Tamise, tandis qu'on croit les
„ suivre dans la Province de
„ Suffolk : cet inconnu m'a quit-
„ té avec précipitation sans vou-
„ loir m'entendre, me laissant
„ entre les mains ce billet que
„ vous me pardonnerez d'avoir
„ lû avant de vous l'avoir re-
„ mis. » Vous concevez, ma chere
Cecile, dans quelle agitation ce
récit avoit mis tous mes esprits :
en prenant le billet de la main
du Comte, je le reconnus pour
être de ma mere ; je pourrois
vous le faire voir à vous-même,

puiſque je l'ai toujours conſervé; mais je l'ai lû trop ſouvent pour avoir beſoin d'y recourir en ce moment: en voici exactement tous les termes.

„ Le ſort nous accable, Mon-
„ ſieur, l'imprudence de Milord
„ Caringthon le jette dans le
„ plus grand danger; il n'a plus
„ à prendre que le parti d'une
„ fuite peu ſûre : mon devoir &
„ ſa volonté ne me permettent
„ pas de le quitter; je laiſſe à Lon-
„ dres un ôtage qui m'eſt bien
„ cher: on n'aura pas la cruauté
„ de l'envelopper dans notre
„ diſgrace; mais dans l'état où
„ je ſuis, à qui puis je recom-
„ mander ma fille plus ſûrement
„ qu'à vous? Vous l'aimez, Mon-
„ ſieur, & ſi j'avois été moins
„ perſécutée de la fortune, elle

„ n'eût point été indigne de fai-
„ re votre bonheur : l'obstacle
„ de la Religion qui nous sépa-
„ re, tout insurmontable qu'il
„ sera toujours pour son pere,
„ n'en eût point été un pour
„ moi ; & si mes vœux les plus
„ ardens avoient pû être rem-
„ plis, ma chere fille auroit eu
„ près de vous en France un
„ asyle aussi sûr, qu'il eût été
„ légitime. Je pars, Monsieur,
„ avec cette seule espérance que
„ vous ne l'abandonnerez pas. «

Je restai immobile après avoir lû cette lettre de ma mere : le Comte de Limeuil m'observoit sans oser me rien dire ; & nous serions peut-être restés long-tems dans ce profond silence, si l'embarras, où je me trouvois pour lors, ne m'eût inspiré le

dessein d'être seule pour réfléchir avec plus de loisir à la conduite que je devois tenir en cette occasion. Je dis donc au Comte qu'après l'obligation que je lui avois de m'avoir tranquillisée, autant qu'il étoit en lui, sur le sort de personnes qui devoient m'être si cheres, je le priois de me laisser seule, & que je comptois trop sur sa probité pour ne me pas croire en sûreté dans l'appartement où j'étois. Le Comte m'assûra que je ne devois avoir aucune de ces basses craintes capables de déshonorer ses sentimens pour moi.... » Je ne vous » demande point, Mademoisel» le, ajouta-t'il, quels sont les » vôtres, en voyant cette lettre » de Madame votre mere ; mais » quelque parti que vous pre-

» vent entretenue : jusqu'ici je
» ne vous ai point caché que
» j'y étois assez sensible pour
» souhaiter qu'elle fût sincere ;
» aujourdhui, Monsieur, j'ai be-
» soin d'en être convaincue :
» quoique ma vertu ne soit point
» allarmée de la situation où je
» me trouve, je n'envisage pas
» avec moins de frayeur ce
» qu'elle court risque de perdre
» dans l'opinion du Public ;
» si cette oponion à laquelle
» vous m'avez exposée, si l'af-
» freux changement qui doit
» arriver à ma fortune, a pû
» changer quelque chose aux
» sentimens que vous m'avez
» fait paroître, je suis trop juste
» pour m'en plaindre....... Ah !
» Mademoiselle, qu'osez-vous
» penser, s'écria le Comte.......
» Daignez

„ Daignez ne me point interrompre, lui dis-je, en l'interrompant moi-même ; encore „ un coup, continuai-je, ce sentiment pourroit vous être dicté par tel motif qui le rendroit excusable à mes yeux : „ je sçais ce qu'un homme tel „ que vous se doit à lui-même, „ je sçais ce qu'il doit à sa famille, & je sçais que la fille „ d'un proscrit peut vous paroître peu faite pour remplir „ des vûes si légitimes ; mais enfin, si j'ai cessé d'être digne „ de vous, je dois l'être encore „ de votre pitié & de vos bons „ offices : dans cet état, Monsieur, il ne vous reste que deux „ partis à prendre ; je ne vous „ cacherai point que le premier „ peut exposer votre vie & la

„ mienne : c'eſt cependant le ſeul
„ que je doive vous propoſer.
„ Oſez, Monſieur, me faire mar-
„ cher dès aujourd'hui ſur les
„ pas de mon pere, & que la
„ nuit ne me retrouve pas dans
„ un aſyle que la crainte m'a
„ fait accepter ſans réflexion, &
„ dans lequel je ne puis reſter
„ ſans me couvrir de honte. Il
„ eſt un autre moyen, moins
„ dangereux & plus honorable,
„ de juſtifier la démarche que
„ vous m'avez fait faire ; ma
„ mere l'approuve, nos loix me
„ le permettent, & ma Religion
„ même ne peut y mettre ob-
„ ſtacle : inſtruite depuis long-
„ tems des dogmes de l'Egliſe
„ Romaine, le ſeul reſpect hu-
„ main m'a retenue dans des er-
„ reurs que je ſuis prête d'ab-

„ jurer ; mais ce n'eſt point à „ moi ..... C'en eſt aſſez, Ma„ demoiſelle , interrompit le „ Comte à ſon tour ... Vous ve„ nez de combler le plus doux „ de mes vœux : la différence „ de nos Religions ne m'eût „ point arrêté ; mais ce que vous „ daignez m'apprendre leve l'u„ nique obſtacle, qu'un Miniſtre „ zélé pour ſon Egliſe, oſoit met„ tre à mon bonheur. Je paſſe ſous ſilence, ma chere Cecile, tout ce que l'amour du Comte lui inſpira de me dire, les tendres reproches qu'il me fit ſur ce que j'avois pû ſoupçonner ſon cœur d'une lâche inconſtance à l'occaſion de mon infortune ; pour ſe juſtifier plus pleinement encore, il m'apprit qu'après m'avoir quittée la veille, il étoit ſi

bien résolu de me demander ma main & de m'offrir la sienne, qu'il avoit mis dans son secret & dans nos intérêts l'Aumônier du Maréchal de Lorges; il me confia que cet Ecclésiastique, tout dévoué qu'il étoit à son service, n'avoit voulu consentir à nous unir, que sous la condition expresse que j'abjurerois entre ses mains les erreurs de Calvin, & il m'avoua enfin que ce qui l'avoit rendu si timide & si interdit pendant le discours que je lui avois tenu, n'étoit autre chose que la crainte qu'il avoit eue de m'en faire la proposition; mais que je lui avois rendu la vie, lorsque je m'étois expliquée moi-même sur la liberté avec laquelle j'étois disposée à lui faire ce sacrifice, Que vous dirai-je

de plus, ma chere Cecile? l'amour me parloit pour le Comte; le consentement de ma mere autorisoit mes démarches; & ce fut la nuit suivante, qu'après avoir juré entre les mains de l'Aumônier du Maréchal de vivre & de mourir dans la Religion Catholique & Romaine, le Comte de Limeuil & moi reçûmes la bénédiction nuptiale par le ministere de cet Ecclésiastique. Il en dressa un acte qui fut signé de lui, de nous, & de quatre témoins que le Comte avoit choisis lui-même, & ausquels il avoit une entiére confiance: voilà, ma chere Cecile, jusqu'où notre aveugle passion nous conduisit l'un & l'autre.

Ma chere Agathe ne put en cet endroit retenir un torrent de

larmes ; mais j'étois trop curieuse de sçavoir le reste de ses avantures, pour ne la pas solliciter vivement de poursuivre : après un moment de repos, elle continua ainsi.

Je devins donc femme du Comte de Limeuil, & si mon esprit avoit été tranquille sur le sort de mes parents, je pourrois vous avouer que mon bonheur eût été au-delà de mes esperances. Mais, hélas ! il ne fut pas même de longue durée ; le premier événement qui vint l'interrompre pour me livrer à des regrets plus sensibles, ce fut le supplice cruel de la malheureuse Elizabeth Gaunt ; j'appris quelques jours après mon Mariage, qu'elle avoit été condamnée à être brûlée pour avoir favorisé

l'évasion de mon pere, & qu'on avoit encore sacrifié cette victime à la haine de la Cour pour la mémoire du Comte d'Argile. Cet excès de sévérité contre tout ce qui pouvoit y avoir rapport, me rendit encore plus attentive à me cacher : notre secret fut si bien gardé, que le Maréchal de Lorges n'a peut-être jamais sçû que j'avois été retirée & mariée dans son Hôtel ; il est vrai que cette retraite ne fut pas longue : on parla bien-tôt du départ du Maréchal, & le Comte de Limeuil jugea à propos de le prévenir ; il avoit reçû des lettres de France dont il ne me communiqua d'autres circonstances, sinon qu'elles devoient y presser son retour : cette résolution me parut lui causer quelque trou-

ble; mais comme je n'en ſoupçonnois point d'autre raiſon que la crainte qu'il devoit avoir que je ne fuſſe reconnue en ſortant; je lui propoſai de me traveſtir en homme: il approuva cette précaution, & nous nous rendîmes à Douvres dix jours avant celui qui étoit fixé pour le départ du Maréchal de Lorges. Le Comte de Limeuil n'avoit amené avec lui aucun domeſtique François en Angleterre, & il avoit congédié ceux qui l'avoient ſervi à Londres; cet arrangement fait, nous nous embarquâmes pour Calais, & nous y arrivâmes après un trajet de neuf à dix heures. Parmi les paſſagers qui s'embarquerent avec nous, il ſe trouva un nommé Fournier, jeune peintre François

qui avoit été l'un des quatre témoins de notre mariage : c'étoit le ſeul qui pût me reconnoître, & par malheur pour moi il me reconnut en effet ; mais le Comte croyoit ſe l'être tellement attaché pendant ſon ſéjour de Londres, qu'il étoit perſuadé qu'il pouvoit compter ſur ſa diſcrétion : pour le mettre encore plus dans ſes intérêts, il l'engagea à loger avec nous à Calais, où le Comte avoit réſolu de faire quelque ſéjour. Ce jeune homme accepta nos offres, & par reconnoiſſance il voulut nous peindre l'un & l'autre ; il travailla avec tant de zéle & de ſoin à ces deux portraits, qu'il les rendit parfaits en fort peu de tems. Pour moi, ma chere Cecile, mon premier ſoin, dès

que je fus arrivée en France, fut de donner de mes nouvelles à ma famille. Nous avions appris, avant notre départ de Londres, que mon pere & ma mere étoient arrivés à bon port en Hollande, & que Guillaume de Nassau Prince d'Orange les y avoit reçûs avec joie : le Comte n'avoit point jugé à propos que je leur écrivisse de Londres, dans la crainte que mes lettres ne fussent interceptées & ne nous fissent découvrir ; mais aussi-tôt que nous fûmes arrivés à Calais, il me permit & me pressa même de le faire : je n'osai prendre sur moi d'écrire à mon pere ; mon frere que j'avois peu vû, & dont les sentimens pour moi ne m'étoient point assez connus, étoit trop jeune, pour

me paroître un agent assez sûr dans une circonstance si délicate. Ce fut donc à ma mere elle-même que je résolus de m'adresser, je connoissois sa tendresse ; & je ne croyois pas m'être trompée sur son attachement à la Religion Catholique. Après lui avoir marqué, aussi vivement qu'il me fut possible, les inquiétudes que m'avoient causées & ses dangers & la triste nécessité où elle avoit été de fuir sa patrie, je lui faisois le récit simple & & naïf de tout ce qui s'étoit passé par rapport à moi depuis notre cruelle séparation : je l'instruisois en détail des soins que le Comte de Limeuil s'étoit donnés, de l'azile qu'il m'avoit généreusement offert, de la constance de ses sentimens, de son

zele à me servir que notre disgrace n'avoit pû ralentir ; je lui apprenois ensuite que la lettre qu'elle avoit écrite au Comte, au moment de son départ, lui avoit été fidelement rendue ; qu'il me l'avoit communiquée, & que dans l'étrange embarras où je me serois trouvée par rapport à ma sûreté, & même par rapport à mon honneur, cette lettre avoit été la regle de ma conduite : je ne lui cachai point que mon cœur n'avoit eu nulle peine à se soumettre aux ordres qu'elle sembloit me prescrire, & que j'avois solennellement épousé Monsieur le Comte de Limeuil ; je lui disois qu'ayant elle-même armé les droits du Comte, non seulement je me flatois qu'elle ne désaprouveroit

pas notre mariage, mais encore qu'elle le feroit agréer à mon pere : j'ajoutois que comme elle l'avoit bien prévû dans sa lettre, la différence de nos Religions eût été un obstable insurmontable à notre union ; mais que mon ame étant depuis long-tems prévenue en faveur de l'Eglise Catholique, j'avois crû suivre encore ses avis en abjurant des erreurs que j'étois persuadée qu'elle condamnoit en secret : enfin je laissois à sa discrétion d'avouer, ou de cacher à mon pere un changement auquel ma propre conscience m'eût portée, quand même il n'eût pas été nécessaire dans les circonstances où je m'étois trouvée : je finis cette lettre par tout ce que l'amour & le respect que j'avois

pour ma mere purent m'inspirer de plus tendre....... le Comte mon mari écrivit aussi avec moi dans cette lettre ; mais il crut en devoir une particuliere à mon pere pour lui demander en grace de ratifier son bonheur, en daignant lui apprendre qu'il l'approuvoit : cette lettre fut mise aussi sous l'enveloppe de ma mere, en la priant d'en faire usage autant qu'elle le jugeroit à propos. Ces lettres partirent, & je fis aisément résoudre le Comte d'en attendre les réponses avant de nous rendre à Paris ; il reçut cette proposition avec tant de joie, que j'eus lieu de penser que je n'avois fait que prévenir ses propres désirs. Depuis notre arrivée à Calais, nous passions les jours uniquement occupés du

plaisir de nous aimer & de nous le dire sans cesse. Le Maréchal de Lorges y passa dix jours après: le Comte de Limeuil, dans la crainte qu'il eut que je n'en fusse reconnue, crut devoir se dispenser de le voir. Mais il sçut se ménager un entretien secret avec l'Aumônierqui avoit célébré notre mariage, mon mari me parut plus triste au sortir de cet entretien : je m'apperçus bien-tôt après le départ du Maréchal de Lorges qui ne resta que quelques heures à Calais, que le Comte devenoit inquiet & rêveur, quoiqu'il affectât de l'être moins en ma présence ; je fus allarmée de son état : car je n'osois le soupçonner d'inconstance ; sa tendresse au contraire sembloit s'être accrue, & c'étoit dans les

plus sombres accès de sa mélancolie que j'en recevois des assûrances plus touchantes & des marques plus sensibles. Mon peu d'expérience me fit respecter quelque tems une tristesse dont je pouvois me flater de n'être pas la cause; mais enfin je craignis d'en être l'objet, & j'osai me plaindre qu'il me fit un secret de ses peines: le Comte ne me répondit d'abord que par ses larmes; mon inquiétude en redoubla & ma curiosité en devint plus pressantes. M. de Limeuil sentit qu'une plus longue résistance m'offenseroit sans doute, il rompit le silence. » Ma chere Mi-
» leidy, me dit-il, car c'est ainsi
» qu'il m'appelloit..... je suis le
» plus malheureux, & je vais
» vous paroître le plus criminel,

» de tous les hommes..... Ah !
» mon chere Limeuil, m'écriai-
» je...... écoutez-moi, conti-
» nua-t'il. Je vous adore, ma
» chere femme, car vous l'êtes
» & vois le ferez toujours ; rap-
» pellez-vous ce moment funes-
» te, où je crus devoir trembler
» pour vos jours, ou pour votre
» fuite : votre situation étoit vio-
» lente, mon amour l'étoit en-
» core plus ; le moyen d'écouter
» en ce moment les conseils de
» la prudence ! Vous acceptâtes
» un azile chez moi ; de cet ins-
» tant je sentis que j'avois ex-
» posé votre honneur, & que je
» ne pouvois le réparer qu'en
» vous donnant la main : une
» lettre de Madame votre mere
» vint autoriser les projets de
» ma passion ; vous y consen-

» mônier du Maréchal de Lor-
» ges a trop ſçu m'inſtruire : ce
» Maréchal a reçu des lettres de
» mon pere, qui lui marquent
» que le Roi refuſe abſolument
» de me pardonner ; on croit que
» je ſuis paſſé en Hollande avec
» vous, & nous n'avons point
» d'autre reſſource, que l'eſpé-
» rance de vous y rendre auprès
» de vos parens, auſſi-tôt que
» nous aurons reçu de leurs nou-
» velles, puiſque le retour en
» Angleterre ne peut plus m'ê-
» tre permis, ſans vous expoſer
» vous-même au plus grand de
» tous les dangers. Ce n'eſt pas
» tout, continua-t-il, en me
» voyant frémir ; apprenez tous
» mes crimes ; mon amour &
» la crainte de vous perdre ont
» pû me les diſſimuler un tems ;

» mais il n'ont pû les justifier à
» mes propres yeux : apprenez
» donc encore que je dépens
» d'un pere sans le consente-
» ment duquel, selon nos loix,
» je ne devois point prendre
„ avec vous l'engagement sacré
„ qui nous lie : voilà, ma chere
„ Mileidy, la cause secrete de
„ ma peine ; voilà pourquoi j'ai
„ été le premier à vous conseiller
„ d'attendre ici les nouvelles de
„ Milord Carington ; s'il approu-
„ ve notre union, comme j'ose
„ m'en flater, nous irons atten-
„ dre près de lui un tems plus
„ heureux, où libre de paroî-
„ tre à la Cour & à Paris, je
„ puisse obtenir de l'aveu de
„ mon pere la confirmation de
„ mon bonheur. „ Je ne répon-
dis à Limeuil que par mes pleurs

& par mon silence : il s'empressa par ses caresses de distraire mon esprit de l'affreuse image sous laquelle il venoit de me faire envisager ma situation présente ; je l'aimois trop pour me plaindre ; mais je n'en sentois pas moins toute l'horreur de l'avenir qui s'offroit à ma pensée : je me croyois prête à perdre également ce que j'avois alors de plus cher au monde, ou par la persécution de ses ennemis, ou par la dureté d'un pere armé de l'autorité des loix : hélas, ma chere Cecile, je retenois mes larmes & je cachois ma douleur : que dis-je ? je m'employois même à consoler Limeuil, dont le désespoir me paroissoit encore plus vif que le mien. Pour y parvenir, je m'efforçois de diminuer

les inquiétudes qu'il pouvoit avoir ſur mon ſort : je lui repréſentois que ſi la retraite que nous méditions de faire en Hollande, nous étions interdite par la dureté de mon pere, je conſentirois volontiers à tenir notre hymen ſecret autant de tems qu'il le jugeroit à propos ; & que je me ſentois aſſez de courage pour vivre cachée dans l'obſcurité de quelque azile que ce fût, pourvû qu'il me fût permis quelque fois de l'y voir : enfin je lui remontrois qu'avec environ quinze cens guinées qu'il avoit gagnées en Angleterre, & dont il m'avoit fait la dépoſitaire, jointes à quelques pierreries dont ma mere m'avoit ornée le jour qu'elle m'avoit envoyée à la Cour, nous pouvions en vivant

avec œconomie nous ſoutenir aſſez longtems, pour attendre peut-être la fin de notre infortune. Je ne ſçais ſi je me flattai ; mais je crus avoir calmé la douleur, ou plûtôt les remords du Comte : car je croirai toujours lui rendre juſtice, en me perſuadant que la plus grande de ſes peines étoit le ſecret reproche qu'il ſe faiſoit de m'avoir trompée ; du moins eſt-il certain que de ce moment il me parut moins inquiet & moins triſte. Il paſſoit les jours preſque entiers auprès de moi, & le tems qu'il déroboit à notre commune tendreſſe, il l'employoit à conduire l'ouvrier qu'il avoit chargé de monter nos portraits ; ce fut lui qui donna le deſſein de ces montures qui devoient être égales, & il guida

même la main de l'ouvrier dans l'exécution. Tandis que ce petit ouvrage contribuoit à son amusement, je restois seule, & alors je me livrois à mes réflexions : je commençois à me soupçonner dans un état qui ne contribuoit pas peu à les rendre tristes ; d'ailleurs j'avois vû passer le tems où je devois naturellement attendre des nouvelles de ma mere ; j'étois inquiete de n'en point recevoir ; une autre inquiétude me dévoroit en secret : le Comte m'avoit fait mistere de la nature de son affaire, & j'étois si soumise à ses volontés, que je n'avois osé lui marquer le moindre mouvement de curiosité sur ce sujet ; au contraire, dès qu'il revenoit près de moi, je renfermois dans mon

ame tous ses sujets de peine, & mon cœur lui paroissoit si libre dans les tendres caresses qu'il lui prodiguoit, qu'il ne s'apperçut jamais du trouble dont j'étois agitée pendant qu'il étoit éloigné de moi. Voilà, ma chere Cecile, quelle fut ma situation pendant près d'un mois ; vous la trouvez sans doute mêlée de bien des amertumes : hélas ! en comparant ces tems avec ceux qui vont les suivre, vous les regarderez comme les jours les plus heureux de ma vie.

L'ouvrier nous avoit remis nos portraits, & nous n'attendions que des lettres de Hollande pour décider du parti que nous devions prendre. Le Comte aussi impatient que moi alloit tous les jours lui-même à la poste, pour se trouver à l'arrivée des

couriers, d'autant plus qu'il n'avoit point voulu prendre de domestiques à Calais, dans la crainte de s'y faire connoître pour ce qu'il étoit. Il n'y avoit dans notre confidence que le jeune peintre, & nous étions servis par les gens de l'auberge où nous étions logés. Un jour que le Comte étoit sorti à son ordinaire dans le même dessein, & que je m'étois occupée d'une lecture assez intéressante pendant qu'il étoit absent, je fus étonnée de m'appercevoir que depuis longtems l'heure à laquelle il avoit coutume de revenir étoit passée : j'eus d'abord, comme vous pouvez le juger, un mouvement d'inquiétude ; je voulus la calmer, en me disant à moi-même que le courier avoit apparem-

ment retardé. Mais cette inquiétude devint de moment en moment plus affreuse : je fis appeller le peintre que je voulois charger d'aller à la poste ; j'appris qu'il étoit sorti, & qu'il avoit passé une partie du jour dans une hôtellerie voisine avec quelques cavaliers qui y étoient arrivés depuis deux jours, & qui étoient repartis de soir même : tout sembloit m'annoncer le coup funeste dont j'allois être accablée. Je voulois sortir pour m'informer moi-même de ce qui avoit pû arriver au Comte ; mais l'hôte chez qui j'étois logée, me trouva si saisie, qu'il ne voulut pas me le permettre : touché de l'abondance de mes larmes & de mon état, il me promit qu'il me rendroit compte incessamment

de tout ce qui pouvoit s'être passé. Je ne vous décris point l'état où je fus pendant qu'il parcourut la ville; & vous pouvez juger par les pleurs que je répands encore, ce que je sentois alors & ce que j'éprouvai, lorsque mon hôte de retour m'apprit enfin que les mêmes cavaliers avec lesquels notre peintre avoit paru lier connoissance depuis deux jours, avoient arrêté Monsieur le Comte de Limeuil dans le moment qu'il y pensoit le moins, qu'ils l'avoient enveloppé & saisi au sortir de la poste, que le peintre lui-même avoit été pris & désarmé en voulant défendre le Comte, qu'on l'avoit obligé de le suivre, & que cette affaire avoit été conduite si sécretement & exécutée avec tant de diligence, que peu

de personnes en avoient été témoins : enfin mon hôte m'apprit qu'on avoit vû dès le matin une chaise de poste hors la porte de la ville ; que le Comte avoit été mis dans cette chaise, & qu'on l'avoit, disoit-on, arrêté par ordre du Roi. Je ne sçais, ma chère Cecile, si ma douleur peut être imaginée : je vois par votre attendrissement, que vous en concevez au moins une partie ; venez mêler vos larmes avec les miennes, ou plûtôt réservons-les pour de nouveaux malheurs : mais pourquoi différer à vous en instruire, continua la Sœur Agathe en retenant ses pleurs. La liaison du peintre avec ceux qui avoient arrêté Monsieur de Limeuil, malgré ce qu'on m'apprenoit de son zele

à le défendre, me persuada que c'étoit lui-même qui l'avoit trahi. Il avoit recherché l'amitié du Comte en Angleterre; il avoit trouvé le moyen de gagner sa confiance: le hazard sembloit l'avoir conduit à Douvres, au moment que nous nous y étions embarqués; il avoit applaudi au dessein que nous avions pris de demeurer quelque tems à Calais, pour nous y amuser, même il s'étoit offert à nous y peindre: toute sa conduite me parut un tissu de trahisons. Quelle nuit affreuse je passai! hélas! mon réveil ne devoit pas être moins funeste; vous allez en juger, ma chere Cecile, par la lettre que je reçus le lendemain, non de ma mere, hélas! mais de la main d'un secrétaire qui m'écrivoit de

la part de mon pere. Je n'aurois pas la force de vous en dire le contenu, ni d'en faire moi-même la lecture; mais je vais vous la donner à lire: vous y verrez à quel comble de maux je fus alors livrée. La sœur Agathe se leva dans ce moment pour tirer cette lettre du lieu où elle étoit serrée; mais à peine avoit-elle entrepris de la chercher, que nous fûmes frappées par d'horribles cris qui se faisoient dans les dortoirs; & nous étions encore l'une & l'autre immobiles de surprise, lorsque nous entendîmes sonner une cloche qui nous annonçoit quelqu'un de la maison à l'agonie: notre conversation & la recherche de la sœur Agathe en furent interrompues; nous courûmes toutes deux au-devant de quel-

ques Religieuſes effrayées, qui qui nous apprirent le cœur ſerré de douleur, que notre digne Supérieure venoit de tomber dans un accident qui la menaçoit d'une mort preſque certaine. La ſœur Agathe vola à ſon appartement; & tandis que nous nous mîmes toutes en priere, elle la fit ſecourir ſi à propos, que cet accident ne fut pas auſſi funeſte qu'on l'avoit craint: elle reprit connoiſſance au bout de trois heures; mais elle fut pluſieurs jours malade avant qu'on pût aſſurer qu'elle fût hors de danger. De ce moment la ſœur Agathe ne la quitta point; & je fus obligée de me réſoudre à attendre un inſtant favorable pour apprendre le reſte de ſon hiſtoire, à laquelle je prenois le plus tendre

